

EXPOSITION

Des artistes engagés dans la Commune de Paris. 1871

À l'occasion des journées du patrimoine 2021, les Archives d'Indre-et-Loire ont présenté, une exposition consacrée à l'engagement des artistes pendant la Commune de Paris (1871). Ce nom désigne le gouvernement insurrectionnel mis en place à Paris du 18 mars au 28 mai 1871, en opposition au gouvernement provisoire d'Adolphe Thiers, réfugié à Versailles.

On peut s'interroger sur le rapport entre la Touraine et la Commune de Paris. Ce rapprochement est dû à Patrick Fonteneau, militant syndicaliste à Force Ouvrière, tourangeau depuis 1973, et qui a fait don en 2012 d'une importante collection de documents concernant la Commune de Paris. Les 150 ans de cet événement historique ont été l'occasion d'en exposer une partie : celle concernant les artistes qui se sont engagés dans ce mouvement révolutionnaire.

Un engagement pour certains, d'abord lié à la guerre franco-prussienne de 1870. Enrôlés dans la Garde nationale, ils assurèrent la défense de leur pays à côté de l'armée régulière. Mais pour beaucoup, ce fut surtout un engagement politique au sein de la Fédération des artistes créé en avril 1871, regroupant 400 participants. Ils adoptèrent un programme révolutionnaire : « *Les artistes de Paris se constituent en Fédération et décrètent l'égalité des droits entre les métiers d'art, la libre expansion de l'art dégagé de toute tutelle gouvernementale et de tous privilèges. Ils repoussent d'une manière absolue toute exhibition mercantile tendant à substituer le nom de l'éditeur ou du fabricant à celui du véritable créateur.* ». D'autres participèrent même à des postes de responsabilités de la Commune de Paris. Un engagement qui pour certains a détruit leur vie professionnelle : arrestations, exils en Angleterre ou déportations en Nouvelle Calédonie.

Certaines œuvres témoignent de ces événements historiques : scènes de la guerre franco-prussienne : *Place de l'Observatoire, janvier 1871* par Auguste Lançon. *Portrait du communard Théodore Budaille* par Philippe Cattelain. *Le triomphe de La République* de Jules Dalou. D'autres réalisations (peintures, sculptures, gravures) sont seulement le reflet des mouvements artistiques de leur époque : *Sous-bois* de Jules Héreau ; *La Vérité sortant du puits* de Charles Capellaro.

Il faut aussi noter l'importance de la caricature : celle de la satire sociale utilisée par le tourangeau Jules Baric, consacrée au monde paysan et bourgeois et celle du monde politique, à travers les traits mordants des portraits-charge d'André Gill.

Mais il est un art qui véhicula particulièrement l'esprit révolutionnaire de la Commune de Paris, celui de la musique, à travers les paroles des chansons. Si *Le temps des cerises* de Jean-Baptiste Clément et *L'Internationale* d'Eugène Pottier sont les plus connues, *La Canaille* et *le sire de Fisch Ton Kan* appelèrent aussi à la révolte et à une société plus égalitaire.

L'art peut-il changer la société ? C'était en tout cas le vœu de Jean-Baptiste Clément qui, en 1884 dans l'avant-propos de ses chansons, définissait ainsi les chansonniers de l'avenir : « *Ils chanteront la vraie poésie, celle du travail ! Ils chanteront les grandes vérités sociales qui doivent conduire l'humanité à son plus haut degré de perfection* ».

Les documents figurant dans l'exposition « *Des artistes engagés dans la Commune de Paris. 1871* » proviennent de la collection de Patrick Fonteneau.

Les documents donnés en 2012 aux Archives d'Indre-et-Loire sont identifiés par la référence de la cote : AD37 230 J.

Les documents encore en sa possession sont indiqués par le terme : Collection P.Fonteneau

Rédaction des notices :

Anne DEBAL-MORCHE, conservatrice en chef du patrimoine aux Archives départementales d'Indre-et-Loire

Etude biographique et artistique de Charles Cappelaro, Jules Dalou, Lucien Henry, Jules Héreau, Auguste Lançon, Augustin Moreau-Vauthier, Léon Ottin
Louise BOUTET, stagiaire, étudiante en histoire de l'art

Bibliographie

Artistes communards : un élan brisé.

Ouvrage publié par les Amis de la Commune de Paris (1871) en 2021.

Jules Baric, caricaturiste tourangeau (1825-1905).

Catalogue de l'exposition présentée au musée des Beaux-Arts de Tours (27 octobre 1983-2 janvier 1984).

Notices biographiques : Dictionnaire biographique *Le Maitron* et *Wikipédia*

Les artistes engagés de la Commune de Paris de 1871

Excepté Jules Dalou, auteur notamment de la sculpture monumentale du Triomphe de la République, place de la Nation à Paris et dont le nom est resté à la postérité, les autres artistes, bien que formés à l'École des Beaux-Arts sont moins connus.

Des Peintres

Malgré leur engagement politique, leurs œuvres reflètent les mouvements artistiques de leur époque, de style classique puis proche de l'impressionnisme.

C'est en Australie, proche de la Nouvelle-Calédonie, où il a été déporté que **Lucien Henry** (1850-1896) continue à travailler comme peintre et enseignant.

Jules HEREAU (1829-1879) est l'exemple le plus spectaculaire de la politique répressive à l'encontre des artistes qui ont participé à la Commune de Paris. Arrêté, il sort brisé de ses épreuves et se suicide à l'âge de 50 ans.

Léon OTTIN (1836-1918) après des débuts en peinture se consacre ensuite à l'art du vitrail.

Un Graveur

Auguste **LANÇON** (1836-1887) est le seul parmi la sélection d'œuvres de cette exposition à avoir représenté une scène illustrant la guerre de 1870. De par son origine ouvrière, il illustre dans la suite de sa carrière de nombreuses scènes de la vie quotidienne du peuple.

Des Sculpteurs

L'œuvre d'**Augustin MOREAU-VAUTHIER** (1831-1893) reflète le classicisme par la représentation de figures allégoriques et mythologiques.

Jules DALOU (1838-1902) est l'exemple de la réussite malgré son engagement auprès de la Commune. Commandes officielles, statuaire publiques jalonnent la fin de sa carrière.

Antoine DEMAY (1822-1884) est plus connu pour son activité politique qu'artistique. Ce qui explique peut-être le choix du portrait de Victor Noir, journaliste assassiné par le prince Pierre Bonaparte en janvier 1870.

Charles CAPELLARO (1826-1899) sculpteur reconnu avant la Commune réussit à continuer son activité artistique en Nouvelle Calédonie où il fut déporté et ensuite après son retour en France en 1879.

PEINTURE

Lucien HENRY (1850-1896)

Né à Sisteron en 1850, Lucien Henry arrive à Paris en 1867 pour suivre des cours des Beaux-Arts et devient le modèle du peintre et sculpteur Jean-Léon Gérôme. Militant socialiste, membre de la première Internationale, il collabore au journal *La Résistance*. Pendant la guerre franco-prussienne et le siège de Paris (1870-1871) il est membre de la Garde nationale. Le 11 mars 1871, il est élu chef de la légion du 14^e arrondissement et devient le « colonel Henry ». Le 3 avril, il participe à la sortie de Châtillon repoussée par les Versaillais. Au cours de cette offensive malheureuse il est arrêté. Condamné à mort en 1872, sa peine est commuée à la déportation en Nouvelle-Calédonie.

Gracié en 1878, il s'installe en juin 1879 en Australie, l'année de l'Exposition universelle de Sydney. Il y épouse en 1880 une autre exilée, Juliette Rastoul née Lopez. Il connaît alors une certaine notoriété comme peintre et enseignant. Les vitraux de la mairie de Sydney sont son œuvre magistrale. Il établit l'enseignement des arts au Sydney Technical College , ainsi qu'une approche spécifiquement australienne des arts décoratifs, avec l'utilisation de motifs inspirés de la faune et flore locales comme *le telopea (waratah)*. Revenu en France en 1891 à la recherche d'un éditeur pour un recueil de ses aquarelles australiennes, il meurt en 1896 au hameau du Pavé à Saint-Léonard-de-Noblat où il est enterré.

La revanche de la France après la guerre de 1870-1871. L'Allemagne pleurant sur ces ruines

Dessin, encre sur papier, 31 x 22 cm, signé en bas à droite L.H. 1871
Collection P.Fonteneau



La légende de ce dessin permet d'en connaître le contexte. Lucien Henry l'a réalisé lorsqu'il a été détenu à la prison de Versailles en 1871. Membre de la Commune de Paris, il avait été arrêté après le combat mené à Châtillon le 3 avril 1871, contre les soldats, dirigés par A. Thiers qui voulait reprendre le contrôle de Paris.

Lucien Henry imagine la revanche de la France après la guerre de 1870 où elle a été battue par l'Allemagne. Au centre une stèle portant l'inscription : *Là fut l'empire d'Allemagne* et gisant sur le sol une tête moustachue qui peut faire référence à l'empereur Guillaume Ier ou au chancelier impérial Bismarck.

A droite, des poteaux de potence où sont accrochés des pendus, au centre, les ruines de bâtiments. L'Allemagne est représentée par l'allégorie d'une jeune enfant, vêtue d'une tunique antique. Le rendu du vêtement « volant » derrière elle est assez maladroit. Mais Lucien Henry est seulement âgé de 21 ans et débute dans l'art du dessin.

Paysage d'automne

Huile sur bois, 60 x 50 cm, signé en bas à droite *L.HENRY*.

Collection P.Fonteneau



Lucien Henry représente un paysage bucolique : une rivière bordée d'arbres. L'un de ces arbres est penché exagérément vers la gauche, il introduit une rupture, dans la composition du tableau où dominent les lignes verticales des arbres et celles plus horizontales de l'horizon.

Les couleurs sont douces : bleu du ciel et de la rivière, teintes brunes des arbres. Au centre, une paysanne vue de dos, montre que le paysage est habité. On devine à l'arrière-plan à gauche la représentation de quelques maisons formant un hameau. Ce tableau appartient à la tradition des paysages hollandais du 17^e siècle, repris au 19^e siècle par l'école de Barbizon, esquissés d'après nature et repris en petit format à l'atelier.

Jules HEREAU (1829-1879)

Sous-bois

Huile sur toile, 90 x 70 cm, signé, en bas à droite *Jules Héreau*

Collection P.Fonteneau



Jules Héreau est l'exemple le plus spectaculaire de la politique répressive à l'encontre des artistes qui ont participé à la Commune de Paris. Après des études à l'école des Beaux-Arts, il entame une carrière de peintre et de graveur et reçoit plusieurs médailles après avoir été exposé dans les Salons. Il est particulièrement attiré par la Normandie et la Bretagne et participe dans les années 1850 à l'Ecole de Barbizon. Durant la Commune, il est élu au comité des 47 membres de la Fédération des Artistes, créée en 1871 et devient administrateur adjoint des musées du Louvre. En 1874, il est arrêté et condamné à 6 mois de prison pour usurpation de fonctions publiques. Il est même accusé d'avoir voulu mettre le feu au Louvre. Jules Héreau sort brisé de ses épreuves, il n'expose plus aux Salons, mais se retire à Honfleur, où il continue de peindre. En février 1879, il meurt dans un accident (ou se suicide ?) à bord d'un train à impériale, à Paris

Ce tableau de grand format, non daté, représente un paysage de sous-bois. Au milieu du chemin, deux personnages sont assis autour d'un feu. Au premier plan, le début du chemin, qui continue en diagonale dans la partie basse du tableau est marqué par deux grosses pierres à gauche et un arbre, à droite, Au second plan, au centre, deux personnages, un homme assis et une femme (?) agenouillée sont représentés de dos autour d'un feu, dont la fumée monte vers le ciel. Au troisième plan, les arbres accentuent les lignes verticales, et créent un effet de profondeur en faisant disparaître le chemin.

Au classicisme de la composition répond un subtil équilibre des couleurs. Dans un sous-bois, les dominantes sont froides, avec des touches de marrons, vert et gris, utilisés ici pour représenter les arbres de la forêt. Le tableau est chargé d'ombres épaisses et sombres et révèle des couleurs brouillées et terreuses. Les couleurs chaudes tel que le blanc, beige et orange parsèment par petites touches le chemin. Masqués par la forêt, ces couleurs resurgissent dans la trouée lumineuse d'un ciel couchant aux tonalités orangées.

Plusieurs touches de rouge appliquées à différents endroits : flammes du feu, béret du personnage, reflet sur le rocher, soleil couchant renforcent par leur aspect lumineux, le contraste avec l'aspect sombre du sous-bois, éclairci déjà dans la scène centrale par la blancheur de la chemise de l'homme et de la fumée.

Léon OTTIN (1836-1918)

Plage d'Étretat

Aquarelle, 26cm x 33 cm, signé et daté en bas à droite. *Étretat, 11 7^{bre} [septembre] 1888. L.Ottin*
Collection P.Fonteneau



Léon-Auguste Ottin (1836-1916), dit Léon Ottin est à la fois peintre et vitrailliste, il est reconnu comme appartenant au courant impressionniste.

Elève de Paul Delaroche, il se lie avec Henri Fantin-Latour et Felix Régamey. De 1861 à 1882, il expose au *Salon des Refusés*, qui accueille des artistes en marge avec le goût officiel. L'Etat lui achète le tableau *Entre Ciel et Terre* au Salon de 1865. Eugène Pottier lui a dédié le poème *Ce que dit le pain*. Pendant la Commune (1871), il appartient aussi à la Fédération des Artistes. En 1874, il participe à la première exposition impressionniste, ainsi qu'à la deuxième en 1876. Il se consacre ensuite à l'art du vitrail. En 1878, deux vitraux représentant des sujets religieux figurent à l'Exposition Universelle, en 1908, il est mentionné comme « Professeur de vitraux et d'Histoire de l'Art à l'école municipale professionnelle de la Ville de Paris. »

Ce paysage de bord de mer représente la Plage d'Étretat. L'indication du lieu et de la date nous est donnée grâce à l'inscription en bas à droite, car ce dessin a des caractéristiques intemporelles et pourrait aussi bien avoir été réalisé plus tardivement.

Le village d'Étretat, situé en Normandie, est réputé pour ses falaises mondialement connues. Jadis modeste village de pêcheurs, Étretat devient au 19^e siècle une station balnéaire de renom. Face à la mer, la plage embrasse de chaque côté les falaises d'aval et d'amont vers le Nord, tandis que le village se situe juste derrière.

Au premier plan, apparaît la plage, vide, rythmée par deux lignes horizontales qui amène progressivement vers la verticalité des cabanes et de la falaise, à l'arrière-plan. En bord de mer, on distingue des silhouettes, une barque et plus loin un bateau, dont les voiles accentuent la verticalité.

Les couleurs de cette aquarelle sont représentatives de la réalité ; un ciel bleu et dégagé, délimite par la ligne d'horizon le bleu plus profond de la mer, le vert du haut de la falaise. Le blanc cassé, beige de la plage se retrouve dans la falaise mais, aussi dans les voiles du bateau et dans certaines cabanes de plage. Les couleurs plus chaudes comme le rouge, réparties sur les personnages et les cabanes ponctuent la scène.

Léon Ottin a employé une technique mixte dans le traitement de l'aquarelle ; une technique sèche qui est le plus souvent utilisée pour faire les premiers plans et tous les sujets à détails et une technique humide, pour traduire le lointain de l'arrière-plan.

La plage d'Etretat tout comme ses falaises sont un sujet prisé des peintres du 19^e siècle.

Eugène Delacroix,
Vue de la plage et des falaises d'Etretat, 1838, aquarelle, musée Fabre, Montpellier



Gustave Courbet,
La falaise d'Etretat après l'orage, 1870, musée d'Orsay



GRAVURE

Auguste LANÇON (1836-1887)

Place de l'Observatoire, Janvier 1871

Estampe (eau-forte), 29 x 49 cm, signé en bas à gauche : *A.Lançon*,
daté en bas à droite, *Place de l'Observatoire, janvier 1871*
Collection P.Fonteneau



Né à St Claude, Auguste Lançon est d'abord ouvrier lithographe à Lons-le-Saunier, il est ensuite reçu à l'école des Beaux-Arts de Lyon (1853) et à celle de Paris (1858) ; il continue à travailler dans l'imprimerie tout en étant peintre aquarelliste, graveur, sculpteur. En 1861, il débute au Salon. Il prend part à la guerre franco-prussienne comme sergent dans un bataillon de marche en 1870, engagé dans une ambulance de la presse, il envoyait des dessins sur les horreurs de la guerre et devient, sous la Commune de Paris, capitaine d'une compagnie de gardes nationaux fédérés. Il appartient à la Fédération des Artistes, créée en 1871. Après avoir passé six mois d'internement au camp de Satory et à l'Orangerie de Versailles en compagnie de Gustave Courbet, il est acquitté par un conseil de guerre. Il reprend son activité de dessinateur dans la presse, se voit refuser au Salon de 1873 mais reconnu et médaillé à ceux de 1874 et 1875.

Dans ses gravures, il décrit la vie quotidienne des ouvriers et la misère des "Bas-fonds parisiens" du nom d'une de ses séries. Il réalise des estampes pour le livre de son ami Jules Vallès : *La rue à Londres* (1883). Correspondant de *l'Illustration* pendant la guerre des Balkans, en 1877, il suit l'armée russe.

Mais c'est à son atelier, rue Vandamme, à Montparnasse, qu'il travaille : "Jaloux de son indépendance, il ne voulut jamais rien devoir à personne. Dédaigneux de la réclame, il a vécu isolé [...] fuyant également les coteries chères aux turbulentes médiocrités et les salons où se dispense, à défaut du talent, l'illusion éphémère de la renommée", écrit son ami Bernard Prost, archiviste du Jura.

Lançon doit sa renommée à ses gravures à l'eau-forte et à ses dessins d'illustrations. De plus, il est considéré comme étant l'un des plus grands dessinateurs d'animaux de son époque. Si Auguste Lançon fait le choix d'employer la technique de gravure à l'eau forte, ce n'est pas au hasard puisque cette technique connaît un élan de renouveau important dans la seconde moitié du 19^e siècle. A l'origine, le terme « eau forte » désignait l'acide citrique. Ce type de gravure s'opère sur une planche de métal (fer ou cuivre) recouverte d'une fine couche de vernis, puis, à l'aide d'une pointe dure, le graveur entaille le vernis, selon le tracé du dessin qu'il souhaite obtenir. En effet, ce sont ces parties du métal vide qui sont attaqués et dès lors que le graveur plonge la plaque dans le fameux bain d'eau forte, il obtient la forme escomptée. Elle est avec la lithographie, l'une des techniques graphiques la plus maniable.

La gravure marque un tournant dans la carrière de l'artiste. Il reproduit des épisodes de combat, des scènes d'ambulances, convois de prisonniers, enterrements de morts, des villages incendiés. En outre, il met en avant les fantassins, cavaliers, artilleurs, chacun de ses modèles, pris sur le vif.

L'estampe intitulée *Place de l'Observatoire, Janvier 1871*, fait allusion à un épisode historique : la guerre franco-prussienne de 1870-1871 et notamment aux bombardements effectués par les Prussiens lors du siège de Paris.

Le bombardement est rendu par le dessin du nuage dû à l'explosion de l'obus et la violence de cette action par la représentation des personnages. A gauche, deux femmes tombent, par terre, essayant de ne pas être touchées par les projections de l'explosion, on peut même voir leur panier de provisions renversé à leur côté dans la précipitation.

Les soldats français tentent de se protéger : Au premier plan : l'un se cache sous un banc, l'autre derrière un arbre. A l'arrière-plan, plusieurs soldats se couchent sur les pavés. Les chevaux de l'omnibus se cabrent, manquant de renverser la voiture.

L'artiste utilise la technique du trait pour dessiner les formes de manière très précise. Les manteaux des soldats ne sont pas réalisés en aplats, mais par une multitude de traits sinueux ou par quadrillage pour les arbres, les bancs et sur les chevaux.

Le cadrage de la scène est intéressant, elle est centrée sur le nuage de l'explosion et tronque le haut des arbres.

SCULPTURE

Augustin MOREAU-VAUTHIER (1831-1893)

Séléné

Sculpture en bas-relief, bronze, 17,5 cm x 16 cm. Signé en bas à droite *A. Moreau-Vauthier*
Collection P. Fonteneau



Né à Paris en 1831, Augustin Moreau-Vauthier entre à l'École des Beaux-Arts de Paris en 1850 dans l'atelier du sculpteur Armand Toussaint. Il débute au Salon de 1857. Il se spécialise dans les figures allégoriques et mythologiques. Il exécute également des décorations pour l'église Saint-Bernard de la Chapelle, l'église Saint-Joseph, le palais des Tuileries et l'hôtel de ville de Paris. Pendant la Commune, il est membre de la commission fédérale des Artistes (1871). Il envoie trois sculptures à la World Columbian Exposition de Chicago en 1893. Sa tombe au cimetière du Père-Lachaise est ornée d'une sculpture intitulée la Douleur, ultime preuve de son talent.

Cette sculpture représente une jeune femme nue, assise sur un croissant de lune, et tenant une flèche de la main droite.

Elle peut être identifiée à Séléné. Dans la mythologie grecque, c'est la fille des Titans : Théia et Hypérion. Elle est aussi la sœur d'Eos et d'Hélios. Elle est figurée sous les traits d'une belle jeune femme d'une blancheur étincelante, parcourant le ciel sur un char d'argent traîné par deux chevaux. Chez les Romains, la déesse porte le nom de Luna. Une fontaine du Péloponnèse, surnommée « la fontaine de la Lune » adopte le nom de Séléné et lui est consacrée. Elle fournit en eaux le temple d'Ino, célèbre pour ses oracles.

Son nom s'emploie aussi pour désigner les habitants supposés de la Lune, les Séléniens. La sélénographie correspond à l'étude de la surface de la Lune et l'adjectif « sélénographique » se rapporte à sa description. Quant au sélénite, il s'agit d'une pierre qui croît et décroît selon les différentes phases lunaires.

Aimé-Jules dit Jules DALOU (1838-1902)

Né dans un milieu d'artisans, de parents protestants, il est élevé dans les valeurs républicaines. En 1854, il est admis à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Sous la Commune, il est officier au 83e bataillon fédéré, mais, avant tout, appartient à la Commission fédérale des artistes élue le 17 avril et est désigné, ainsi que Jules Héreau pour assister Oudinot délégué administrateur provisoire des musées du Louvre. Menacé en tant que communard, Jules Dalou s'exile en juillet 1871 en Angleterre. Il passe plusieurs années à Londres avec sa femme et sa fillette. Il dessine pour les journaux illustrés et modèle des terres cuites qui firent sa réputation en Angleterre. De retour en France en 1879, il est révélé au grand public lors du salon de 1883. Son œuvre est très importante : commandes officielles, statuaire publique, portraits.

Jules DALOU (1838-1902)

Le paysan

Sculpture, bas-relief, bronze, diamètre 9 cm, signé en bas DALOU
Collection P.Fonteneau



Ce bas-relief représente un paysan poussant une charrette de foin, le style et la technique de cette œuvre est à rapprocher de deux autres bas-reliefs sur plaque intitulés *Le bineur* et *Retour des champs* conservés au musée d'Orsay et identifiés comme chef-modèles. Ce terme désigne la réalisation en bronze d'une esquisse en terre cuite ou en plâtre, beaucoup plus résistante à la manipulation et pouvant même servir de matrice.

Frédéric REGAMEY (1849-1925)

Une paysanne française, sculpture de Jules Dalou

Estampe. Couverture du journal *The Illustrated London News*.2 mai 1874

AD37 230 J 1182/03



Cette sculpture en terre cuite de Jules Dalou représentant une jeune paysanne allaitante a été présentée en 1873 au salon de la Royale Académie à Londres, où Jules Dalou était en exil après la Commune. C'est sûrement pour cette raison qu'il nomma cette sculpture « une paysanne française ».

Frédéric Regamey(1849-1925) appartient à une famille d'illustrateurs, son père Louis Pierre Guillaume Regamey (1814-1878) et ses deux frères Guillaume (1837-1875) et Félix (1844-1907) furent également peintres et illustrateurs. En 1873, il fonde une revue *Paris à l'eau forte* et met en œuvre la chromolithographie comme illustrateur.

La gravure d'œuvres d'art a été pendant des siècles un moyen important de diffusion pour faire connaître au public les réalisations artistiques.

Jules DALOU (1838-1902)

Monument : Le triomphe de la République, place de la Nation, Paris. 1879-1889

Estampe, photographie par l'Union photographique française

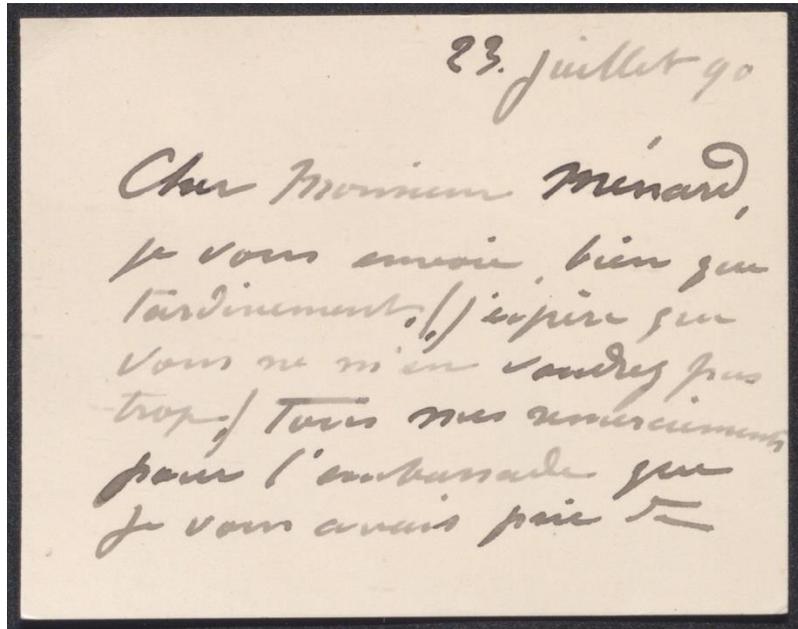
AD37 230 J 1182/02



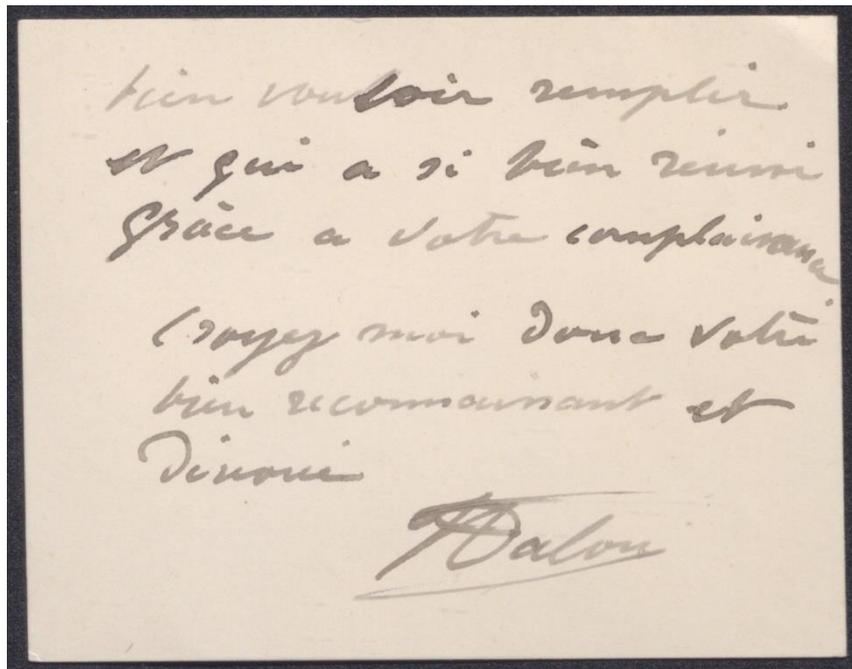
En 1878, afin de glorifier la nouvelle République, un concours d'architecture est organisé en vue d'élaborer un grand monument destiné à être placé à Paris, au centre de la nouvelle Place de la République. 20 ans furent nécessaires pour élaborer ce monument. En effet le 14 juillet 1889, on inaugure un premier monument en plâtre peint. Celui définitif en bronze est installé dix ans plus tard en 1899.

Fervent républicain, Dalou a choisi de donner à son monument l'élan qui entraîne l'humanité vers un nouvel âge d'or : la République triomphante est juchée sur le char de la Nation, tiré par des lions que guide le Génie de la Liberté ; Elle est entourée de 3 allégories : *le Travail* (symbolisé par un forgeron) *la Justice* (tenant un manteau d'hermine et la Main de la Justice) ; et *la Paix* (dite aussi *l'Abondance* répandant les fruits de). Des enfants symbolisent *l'Instruction* (livre), *l'Équité* (balance) et la *Richesse* (corne d'abondance). Le mouvement tournoyant de la composition et le réalisme de ses personnages font de cette représentation un chef-d'œuvre qui révolutionne les conventions de la sculpture de son époque.

Carte de correspondance écrite à M. Ménard par Jules Dalou. 23 juillet 1890
AD37 230 J 1182/02



23. juillet 90
Cher Monsieur Ménard,
Je vous envoie bien que
tardivement. J'espère que
vous ne m'en voudrez pas
trop. Tous mes remerciements
pour l'ambassade que
je vous avais prié de



bien vouloir remplir
et qui a si bien réussi
grâce à votre complaisance.
Soyez moi donc votre
bien reconnaissant et
dévoué
Dalou

23 juillet 90

Cher monsieur Ménard

Je vous envoie bien que tardivement (j'espère que vous ne m'en voudrez pas trop) tous mes remerciements pour l'ambassade que je vous avais prié de bien vouloir remplir et qui a si bien réussi grâce à votre complaisance. Soyez moi donc votre bien reconnaissant et dévoué

AJ. Dalou

Antoine Mathieu DEMAY (1822-1884)

Portrait de Victor Noir. 1870

Médaille, bas-relief, bronze,

Inscription, à gauche *VICTOR NOIR, mort à Auteuil, le 10 janvier 1870,*
signé, en bas au centre M DEMAY

Collection P.Fonteneau



Antoine Demay est plus connu pour son activité politique qu'artistique. En juillet 1870, il fut l'un des signataires de la protestation contre la guerre, adressée aux travailleurs de tous les pays par les membres parisiens de l'Internationale.

Adhérent de l'Association internationale des travailleurs, il représente le IIIe arrondissement au Comité central républicain des Vingt arrondissements. Il est signataire de l'Affiche Rouge du 6 janvier 1871. Le 26 mars 1871, il est élu au Conseil de la Commune par le IIIe arrondissement. Il siège à la commission de l'Enseignement. Il vote pour la création du Comité de Salut public. Après la Semaine sanglante, il se réfugie à l'étranger ; il est condamné à mort par contumace par le 4^{ème} Conseil de Guerre. Il revient en France après l'amnistie de 1880 et meurt peu après en 1884.

Victor Noir, de son vrai nom Yvan Salmon est né en 1848. En mai 1868, il est journaliste, rédacteur en chef du Pilon, hebdomadaire éphémère qui présente l'originalité d'être imprimé en caractères rouges et auquel contribue notamment Jules Vallès. Le 10 janvier 1870, il se rend à Auteuil, à Paris, chez le prince Pierre Bonaparte, cousin de Napoléon III, en raison d'une polémique politique entre des journalistes. La rencontre tourne mal et Pierre Bonaparte, tire avec son revolver sur Victor Noir et le blesse mortellement. Ses funérailles, le 12 janvier, rassemblent plus de 200 000 personnes et donnent lieu à une grande manifestation anti-bonapartiste. Victor Noir est inhumé au cimetière du Père Lachaise et son gisant en bronze est réalisé par le sculpteur Jules Dalou, en 1891. Le procès de Pierre Bonaparte aura lieu à Tours en mars 1870.

Victor Noir est représenté, le visage de profil, avec une fine moustache et les cheveux bouclés. Il fut décrit par ses amis au cours du procès, comme doté d'une force herculéenne, mais à la fois très doux et pacifique. Le modeste journaliste devient à sa mort un symbole républicain et son assassinat par Pierre Bonaparte contribuera à la chute politique du Second Empire.

Charles Romain CAPELLARO (1826-1899)

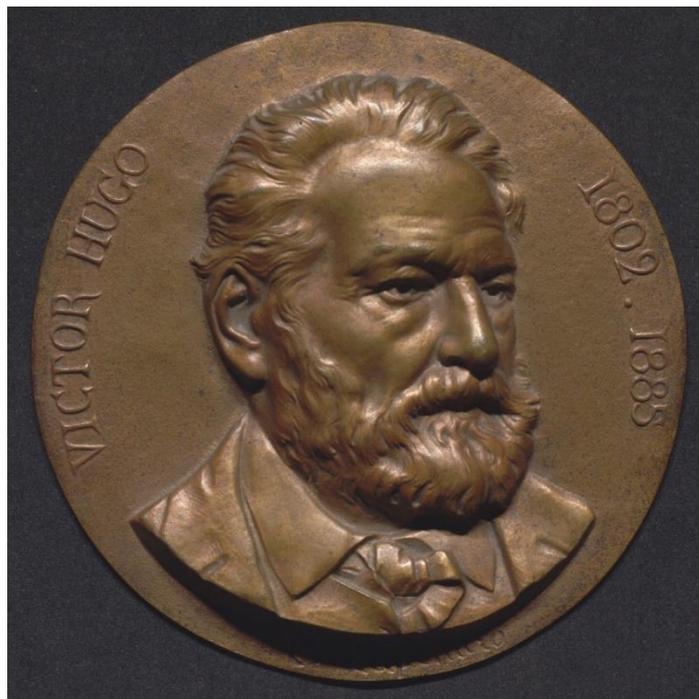
D'origine italienne, mais né à Paris, Charles-Romain Capellaro est reçu à l'École des Beaux-Arts de Paris où il suit les cours de David d'Angers et de François Rude. Il assiste le sculpteur Carpeaux, pour son groupe *La Danse* à l'Opéra de Paris. Il obtient des médailles aux Salons de 1863, 1865 et 1866 et reçoit la commande d'une partie de la décoration du Louvre. C'est donc déjà un sculpteur reconnu lorsqu'il s'engage dans la Commune de Paris. Il appartient à la délégation municipale du XI^e arrondissement, qui fit notamment réquisitionner et brûler la guillotine le 6 avril 1871. Arrêté en juin 1871, il est jugé en 1872 et déporté en Nouvelle Calédonie où il arrive en janvier 1875 après 5 mois de traversée. Il va réussir à continuer son activité artistique : portraits en médaillon, bas-reliefs en terre cuite. De retour en France, en 1879, il reprend son métier de sculpteur et réalise une statue monumentale en bronze intitulée *la République des droits de l'homme*, installée en 1887 à Pezenas.

Portrait de Victor Hugo

Médaillon, bas-relief, bronze, 21,5 cm

Inscription circulaire *VICTOR HUGO 1802-1885*, Signé en bas, au centre *C. CAPELLARO*

Collection P.Fonteneau



Victor HUGO (1802-1885), intellectuel, écrivain, poète et dramaturge est considéré comme le père du Romantisme français. Il est aussi une personnalité politique très engagée. D'abord monarchiste, il devient républicain après les événements de 1830. Devenu chef de file du mouvement romantique, en 1841, il est élu à l'Académie française. En 1852, il est expulsé de France à cause de son hostilité affichée à Napoléon III. Il reste en exil pour plus de vingt ans. Au cours de ces longues années, il écrit *Les Misérables*, publié en 1862, et la partie la plus riche de son œuvre. Il est représenté le visage de face, barbu, l'encolure laisse deviner le haut d'une chemise et d'une veste. Il est semblable au portrait réalisé par Léon Bonnat en 1879, montrant le poète âgé.

La Vérité sortant du puits

Dessin, crayon et encre sur papier, 11 x 6 cm. Daté, en bas à gauche, *Août 1871*

Signé, en bas, à droite, *C. Capellaro-Mara*

AD37 230 J 770



Ce dessin a été exécuté en août 1871 lorsque Charles Capellaro était détenu à la prison de Sainte-Pélagie à Paris. Cette allégorie est inspirée d'une phrase de Démocrite « *En réalité, nous ne savons rien, car la vérité est au fond du puits.* ». La Vérité est représentée sous l'apparence d'une femme dénudée, seule sa jambe gauche est recouverte d'une draperie, elle est assise sur la margelle d'un puits, elle tient de la main droite un miroir qu'elle lève au-dessus de sa tête et de sa main gauche un martinet fait de branches souples. On imagine que ce thème de la Vérité est un choix de l'artiste pour illustrer son innocence alors qu'il est emprisonné. Ce thème de la Vérité sortant du puits a fait l'objet de deux tableaux célèbres : celui du peintre Jean-Léon Gérôme, en 1896 et celui d'Edouard Debat-Ponsan en 1898 qui lui dénonçait l'affaire Dreyfus.

Des Dessinateurs

C'est à un type de dessin particulier que se consacra **Emile GIFFAULT** (1850-1906) puisqu'il exerça comme cartographe. Il nous a aussi laissé le témoignage des rivages aperçus lors du long voyage qui mena les Communards déportés en Nouvelle-Calédonie.

Georges MONTBARD (1841-1905) collabora à l'illustration de nombreuses revues mais c'est dans une curieuse histoire : *La légende de saint-Piano* qu'il nous entraîne.

Georges PILLOTEL (1845-1918) illustrateur et auteur de nombreux dessins satiriques termina sa carrière de manière plus classique par l'art du portrait.

Philippe CATTELAINE (1838-1893) témoigne d'une personnalité complexe : artiste contemplatif, auteur de très beaux portraits, transformé en homme d'action dans son rôle de délégué à la Sureté.

Des Caricaturistes

Dessin polémique, la caricature ne cherche pas toujours à déclencher le rire, mais elle déforme, parodie, charge, raille, ridiculise, dénonce une situation ou une personne.

Les illustrations satiriques jouèrent un rôle important dans l'abandon immédiat du pouvoir impérial par l'opinion après la défaite de Sedan et 18 ans de bonapartisme. La caricature politique a joué, malgré la censure, le rôle d'une arme de combat et contribua au réveil politique de la population. Le développement de la caricature est lié à celui des périodiques illustrés et de la presse au 19^e siècle.

Le tourangeau **Jules BARIC** (1825-1905) est moins connu qu'Honoré Daumier mais il peut y être comparé par son abondante production et la satire sociale qu'il fit de la bourgeoisie et surtout des paysans.

André Louis GILL (1840-1885) est aussi un auteur prolifique. Il ne contente pas de collaborer à de nombreuses revues satiriques mais il en crée de nouvelles dont il assure la rédaction.

Pour en savoir plus :

<https://archives.touraine.fr/page/caricature-et-dessin-de-presse-au-19eme-siecle>

Un dossier pédagogique sur la caricature et le dessin de presse au 19^e siècle permet de comprendre comment la caricature est un langage politique et contribue à la mobilisation des esprits.

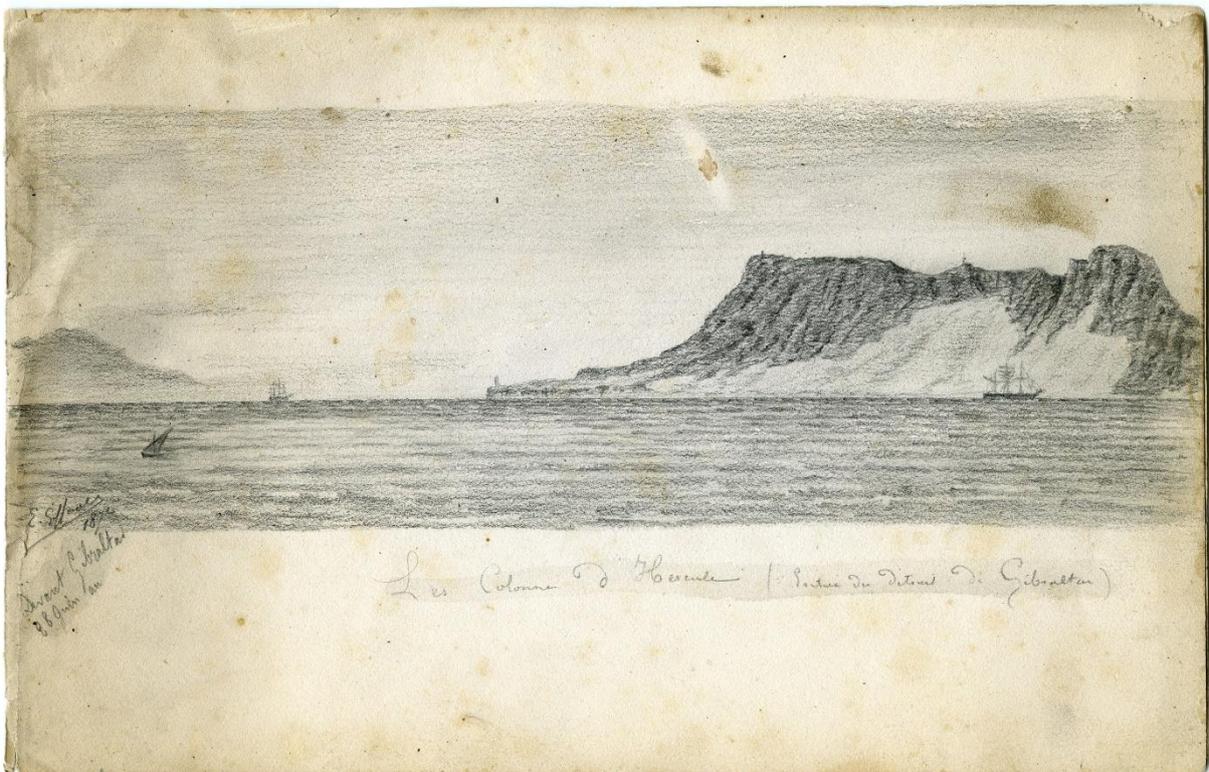
DESSIN

Emile GIFFAULT 1850-1906

En 1869, Emile Giffault collabore en tant que cartographe à l'illustration de l'ouvrage *la Terre, Description des phénomènes de la vie du globe* d'Elisée Reclus. Garde national pendant la guerre franco-prussienne, il fait partie des émeutiers qui tentèrent de s'emparer de l'hôtel de ville lors de la capitulation de Bazaine en octobre 1870. Pendant la Commune, il examina comme « archiviste » les dossiers laissés à la Préfecture de Police de Paris. Arrêté le 5 juin 1871, pour avoir participé à l'incendie de la préfecture de Police, il fut condamné le 3 février 1872 aux travaux forcés à perpétuité et embarqué le 19 juin 1872, du bague de Toulon, pour arriver en Nouvelle-Calédonie le 24 octobre. Sa peine fut commuée en 20 ans de travaux forcés, puis en bannissement, il rentra à Paris en 1880. Il reprit son travail de cartographe et collabora comme journaliste à *l'Intransigeant*, fondé par Henri Rochefort.

3 dessins faits à bord du bateau *la Virginie*.

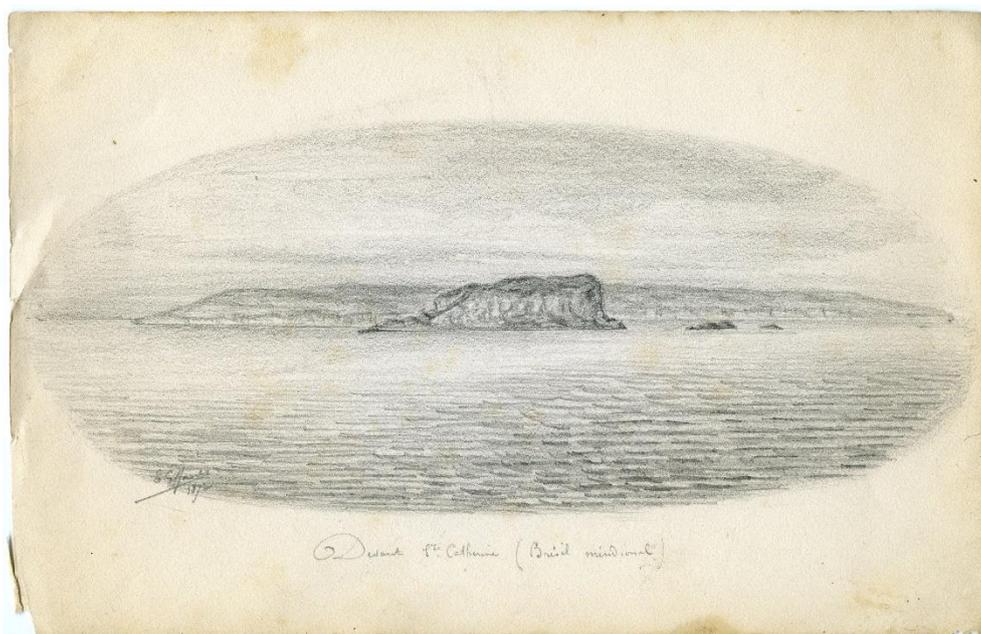
Crayon, papier, 15,5 x 23,5 cm, Signé et daté, à gauche E. Giffault 28 juin 1872
AD 37 230 J 772



« Les colonnes d'Hercule, entrée du détroit de Gibraltar, 28 juin 1872 »



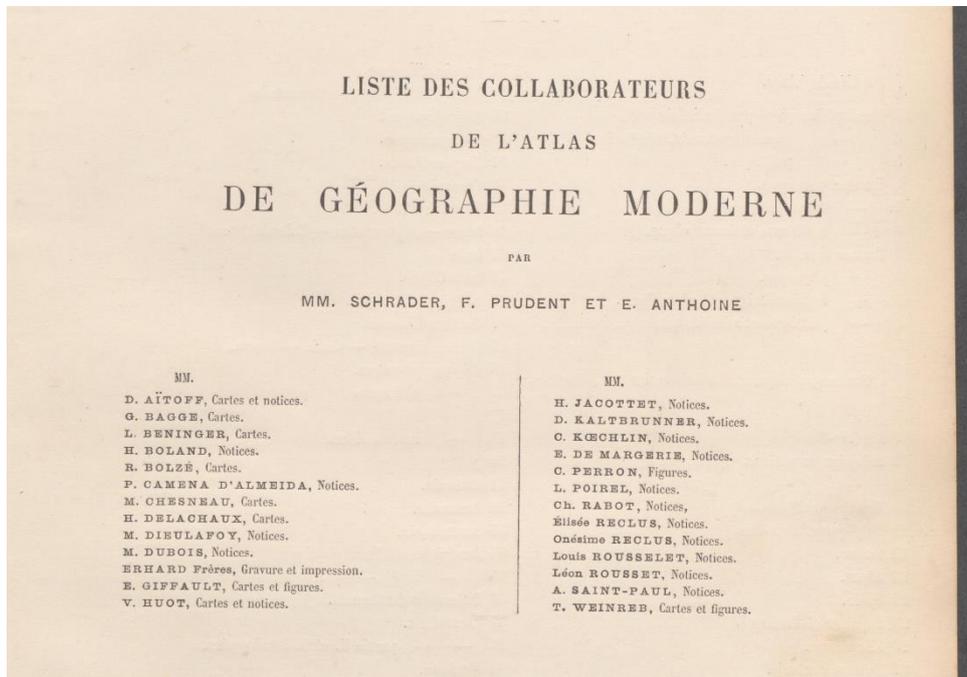
« Côtes du Maroc, détroit de Gibraltar »,



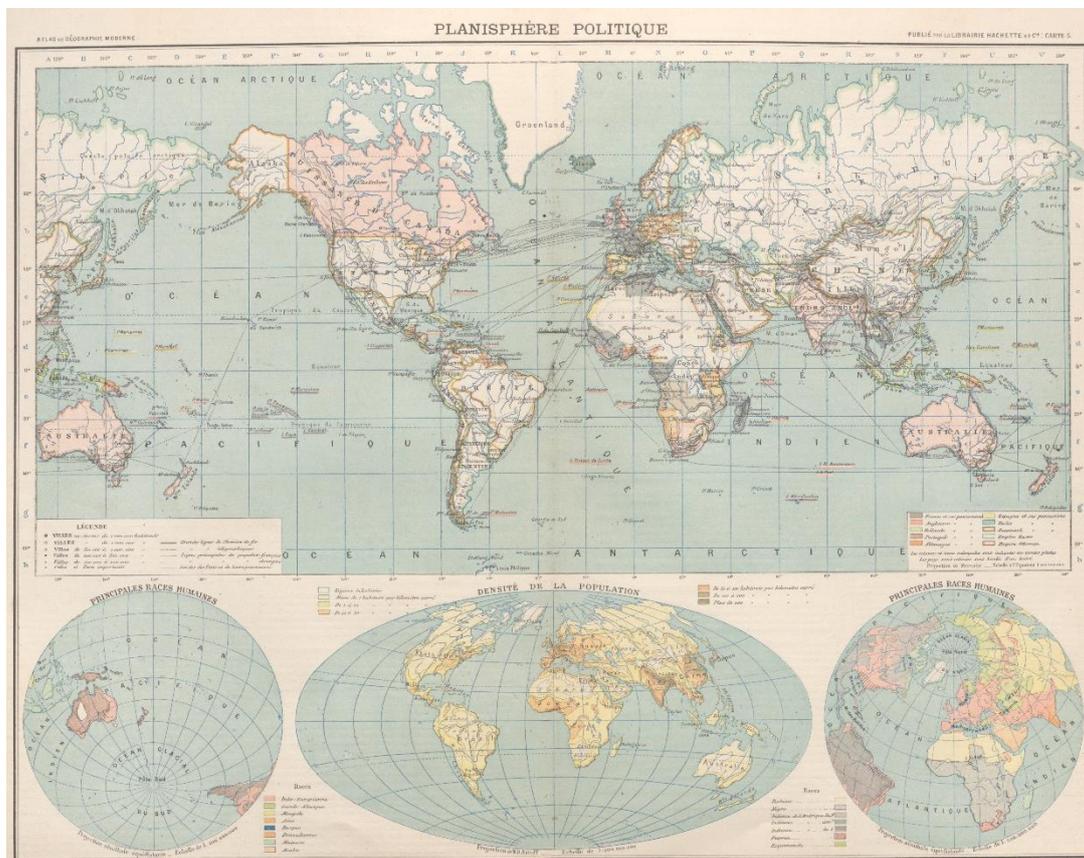
« Devant Ste Catherine, Brésil méridional ».

Emile Giffault dessine le paysage des côtes aperçues lors de son voyage forcé du bagne de Toulon à celui de Nouvelle Calédonie. Parti le 19 juin 1872, de Toulon, il passe le détroit de Gibraltar le 28 juin et se trouve à Sainte Catherine, au Brésil, le 24 août 1872.

Livre. Atlas de Géographie moderne, par MM. Schrader, Prudent et Anthoine.
Librairie Hachette. 1890
Collection P.Fonteneau



Le nom d'Emile Giffault apparait dans la liste des collaborateurs de cet atlas.



Carte 5. Planisphère politique.

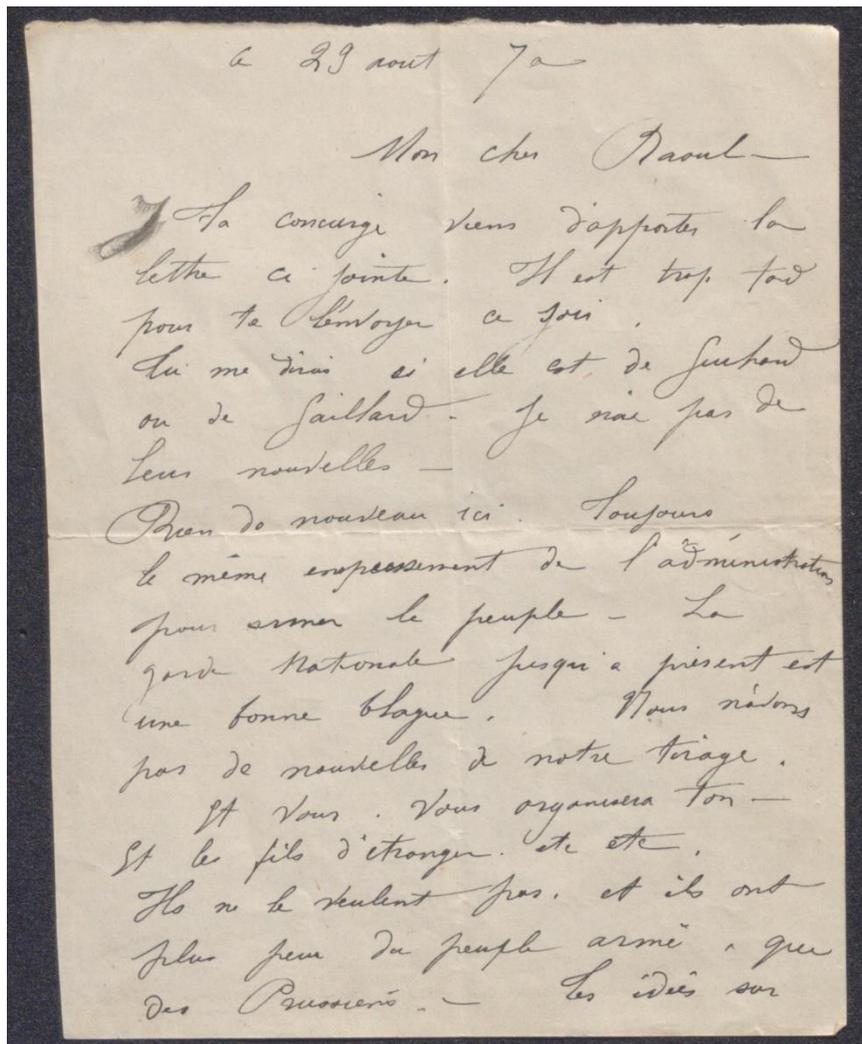
Correspondance
Collection P.Fonteneau

Carte de visite d'Emile Giffault



Une correspondance d'une dizaine de lettres envoyée à son ami Raoul permet de cerner l'engagement politique d'Emile Giffault.

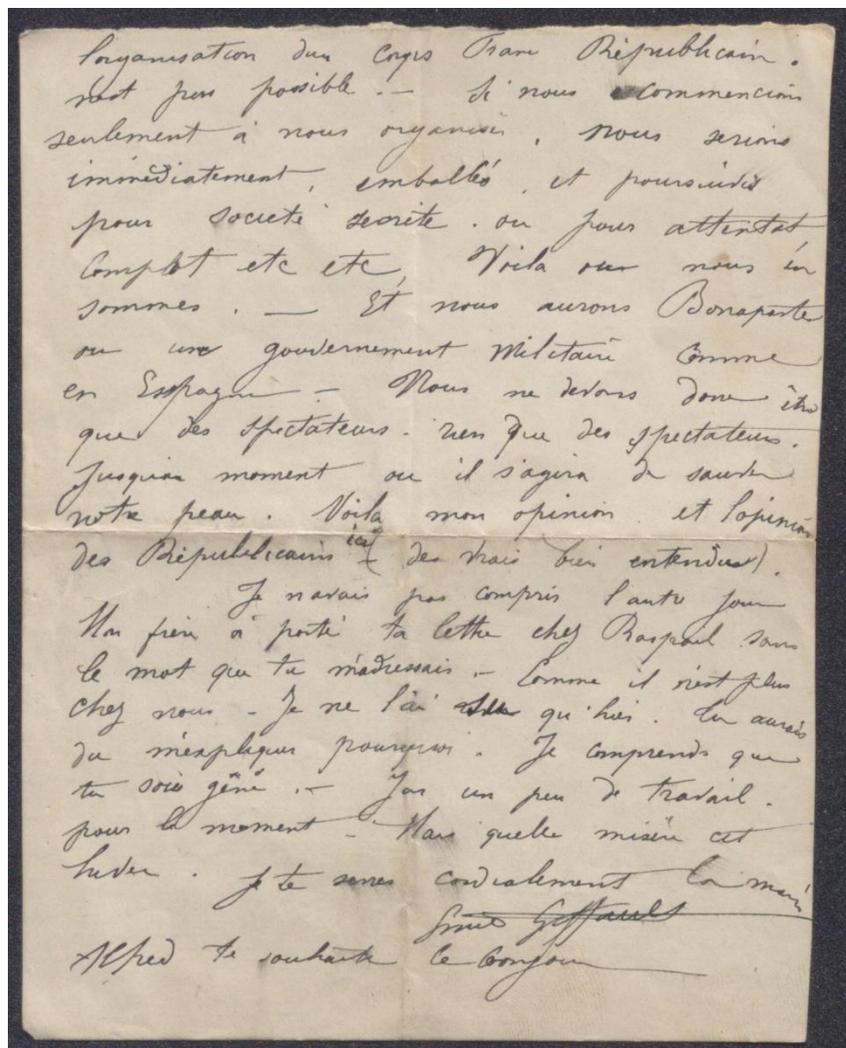
Lettre du 29 Août 1870



Emile Giffault explique à son ami que le gouvernement de Napoléon III ne veut pas d'une garde nationale constituée de républicains car « ils ont plus peur du peuple armé que des Prussiens. Tes idées sur l'organisation des corps francs républicains n'est plus possible. Si nous commençons seulement à nous organiser, nous serions immédiatement emballés et poursuivis pour société secrète ou pour attentat, complot, etc etc. Et nous aurons Bonaparte ou un gouvernement militaire comme en Espagne. Nous ne devons être que des spectateurs, rien que des spectateurs, jusqu'au moment où il s'agira de sauver notre peau. Voilà mon opinion et celle des républicains (des vrais bien entendu). »

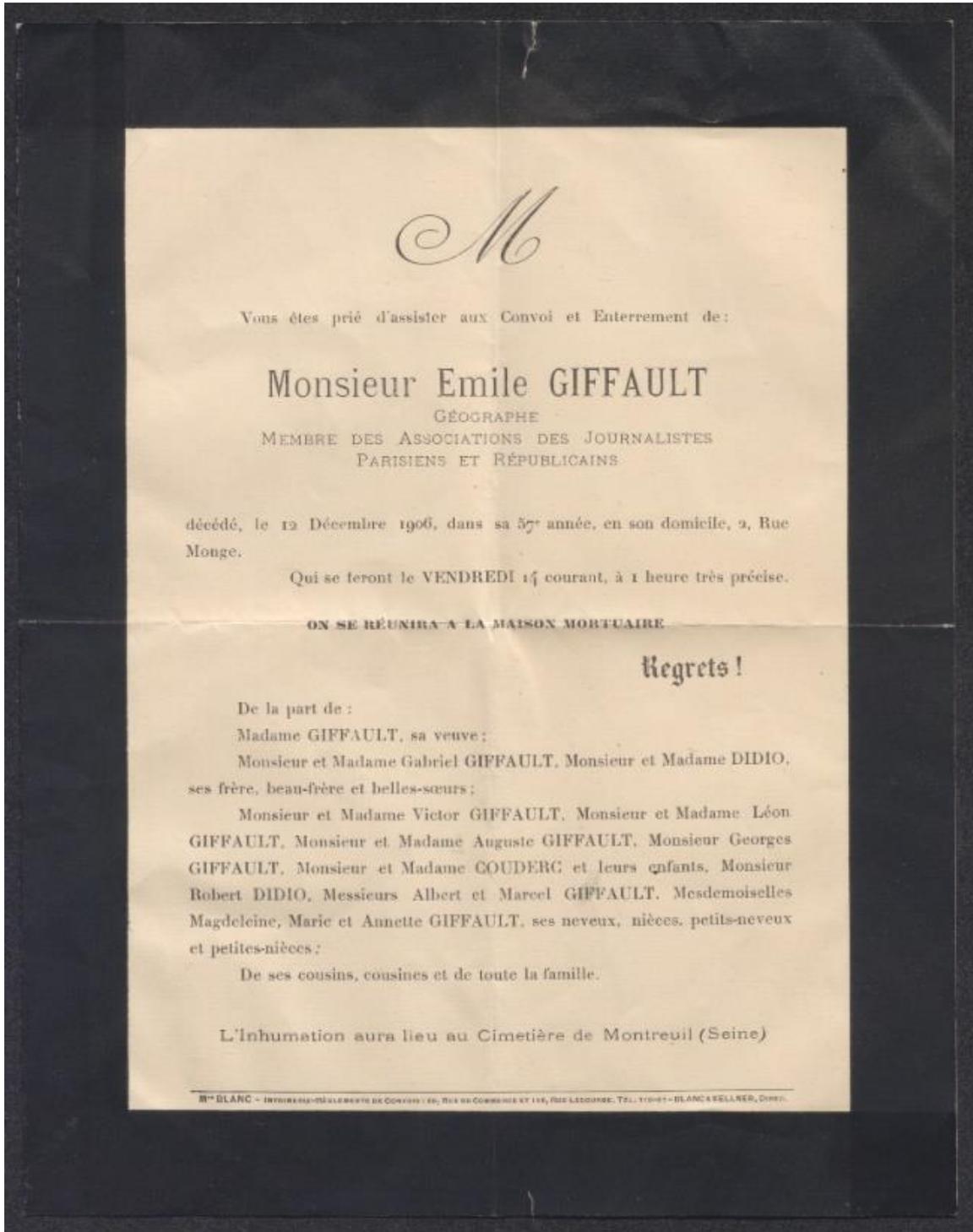
L'empereur capitule le 2 septembre 1870. La République est proclamée, le gouvernement provisoire continue la guerre, il est assiégé à Paris par les prussiens.

Lettre. 18 Frimaire an 78 [8 décembre 1870]



Emile Giffault utilise le calendrier révolutionnaire pour dater sa lettre pour montrer son attachement à la République, il raconte la situation : « Ici, il fait un temps épouvantable, de la neige, de la glace, de la boue... La Révolution monte, marche à grand pas,...

Faire-part de décès d'Emile Giffault



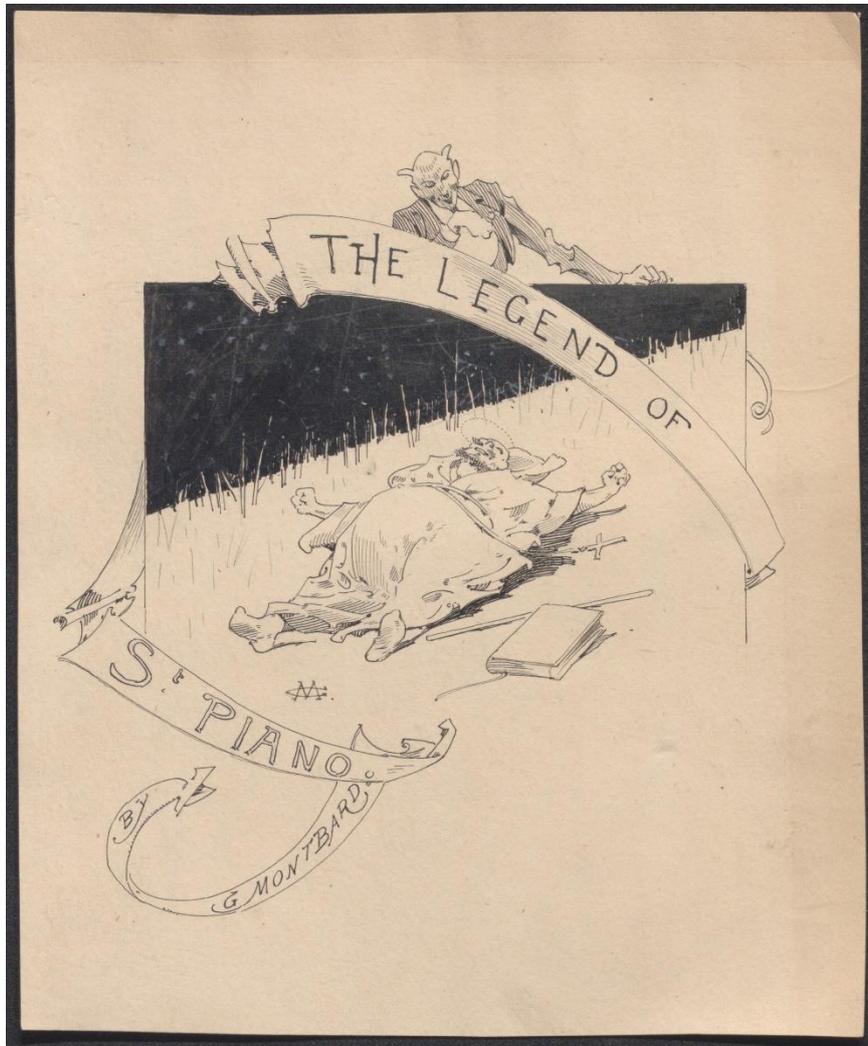
Georges MONTBARD Charles Auguste LOYS dit, (1841-1905).

La légende de Saint Piano

Dessin à l'encre

Collection P.Fonteneau

Georges Monbard publie ses premières caricatures en 1867 dans la revue *Le Masque*. Pendant le Siègne de Paris, il dessine des scènes représentant les Prussiens. Rallié à la Commune, il est affecté au Comité central d'artillerie à Saint Thomas d'Aquin. Il illustre le numéro du 27 avril 1871 de *La Fronde illustrée*, en couverture, avec le dessin "Les assassins", représentant Adolphe Thiers et Jules Favre recouverts de sang. Il échappe à la répression en s'exilant à Londres où il fréquente Jules Vallès (André Gill lui avait conseillé de prendre Montbard pour illustrer *la Rue anglaise*) et fait une carrière marquante de dessinateur, illustrant livres et revues : les émeutes d'Irlande en 1872, Londres pittoresque. Depuis son exil, il envoie des dessins au *Monde illustré* et à *l'Eclipse*. Il voyage aussi au Maghreb. Il revient en France à la fin de sa vie et meurt à Dinard.



Il semblerait que Georges Montbard soit d'abord l'auteur du texte de *La légende de saint Piano* qu'il aurait lui-même illustrée. Elle retrace en une dizaine de pages l'histoire de la tentation d'un ermite par le diable. La scène se déroule sur la petite île de Pianosa, située entre la Corse et l'Italie.

Le dessin de Georges Montbard illustre le début de l'histoire :

« Un jour, notre saint.... Il n'était pas encore canonisé même s'il assurait en posséder toutes les qualifications nécessaires... un jour, notre saint, s'étira indolemment sur le sable fin et chaud qui reflétait les rayons lumineux, ses tempes humides gentiment caressées par le souffle parfumé d'une douce brise, ses yeux, à moitié clos, sa bouche légèrement ouverte, il mâchait nonchalamment les ruminations de sa dévotion, rêvassant au paradis, s'émerveillant de sa future résidence et de la mer qui le séparait d'un monde de pêcheurs. »

L'ermite par paresse n'accomplit pas ses devoirs religieux, s'endormit et plongea dans un état de béatitude accompagné d'une agréable musique et prononça ses mots fatidiques :

« Que le diable me prenne si jamais mes oreilles entendent une telle musique".

« Ses paroles imprudentes allaient lui coûter cher. Satan, qui était responsable de cette blague musicale, avait écouté discrètement. A ce moment même, il ricana, plutôt ravi, car il savait que la proie était dans ses griffes. »

Rêve ou réalité, le corps de l'ermite va se transformer en piano.

« Ses dents, dans la main de l'ingénieur travailleur, étaient devenues extraordinairement longues, larges, pointues et servirent de clavier pour l'instrument. Ses nerfs, délicatement tissés, étirés au maximum, possédaient à présent la rigidité et sonorité du cuivre et produisit les notes les plus aiguës, les muscles et tendons émettant les notes les plus graves. »

Pour que l'ermite puisse retrouver une forme humaine, Satan lui proposa un marché :
Celui de faire fabriquer et diffuser des milliers de piano.

« Au début, les choses se passaient assez bien, le nouvel instrument faisait fureur, prodiguant son harmonie à l'univers reconnaissant. L'âge d'or semblait avoir fait sa réapparition »

Mais les choses se gâtèrent : *« La race humaine, en proie à une hallucination inouïe perdit son sens de la justice et son respect de soi et s'effondra au milieu de l'horrible concert dans un abîme de férocité hystérique et de corruption inouïe. »*

Saisi de remords, l'ermite Piano mourut. Sur sa tombe poussa une fleur, qui donnera naissance à un nouvel instrument de musique, *qui allait devenir le destructeur de son rival fier et diabolique.*

Georges Raoul Eugène Pilotelle dit PILLOTEL (1845-1918)

Il commence sa carrière de dessinateur en collaborant avec plusieurs journaux de l'opposition républicaine telle que *le Charivari* et *La Rue* de Jules Vallès. En 1871, il fonde son propre journal, *La Caricature politique*, dont le premier numéro paraît le 8 février 1871. Plusieurs numéros sont saisis et la publication est suspendue le 11 mars 1871 par le général Vinoy. Cette même année, il se proclame délégué en chef des Beaux-Arts et part s'installer au musée du Luxembourg prétextant avoir reçu le soutien des autorités communales. Toutefois, Courbet ne l'entend pas ainsi et il doit renoncer à ses titres. Il est cependant nommé dans la foulée commissaire spécial de la Commune. Le 23 avril 1871, Pilotell est accusé d'exactions et révoqué. Après la dissolution de la Commune, il part à Genève. Expulsé en 1873, il se rend successivement à Bruxelles, la Haye, à Londres. Il commence par dessiner pour des journaux de mode puis réalise des portraits d'hommes célèbres. Il publie en 1879, un album *Avant, pendant et Après la Commune* dans lequel il se présente comme « ex-directeur des Beaux-Arts, ex-commissaire spécial de la Commune, condamné à mort par le 3^{ème} Conseil des assassins versaillais ». Son art satirique jusqu'en 1873 laisse place ensuite à un style beaucoup plus classique.

Portrait de Pillotel. Photographie de Charles REUTLINGER(1807-1888)

Photographie, tirage sur papier albuminé. Collection P.Fonteneau



Charles REUTLINGER est un photographe germano-français, il est avant tout passionné pour le portrait dessiné. Il se découvre comme daguerréotypiste dans les années 1840. Il va tout d'abord exercer en tant que photographe en Allemagne avant de rejoindre Paris aux alentours de 1850. Tout comme pour le dessin, il se spécialise dans la photographie de portrait plus particulièrement pour les personnalités parisiennes en particulier les comédiennes. Il est également membre de la Société française de la photographie, il remporte le premier prix à l'Exposition universelle de 1867. L'année 1880 marque la fin de la carrière de Charles Reutlinger, il confie à son frère son studio photographique est repris en 1893 par son neveu Emile Reutlinger

Portrait en plan serré. Fixée par un cordon autour de sa taille, on distingue la crosse d'un pistolet, dépassant de son pantalon et qui rappelle sa fonction de commissaire spécial pendant la Commune.

Portrait humoristique. Le roi Nitrate en Henry VIII

Estampe, Journal *Le Courrier de Londres*. Le Courrier des Expositions. Janvier 1889.

Collection P.Fonteneau

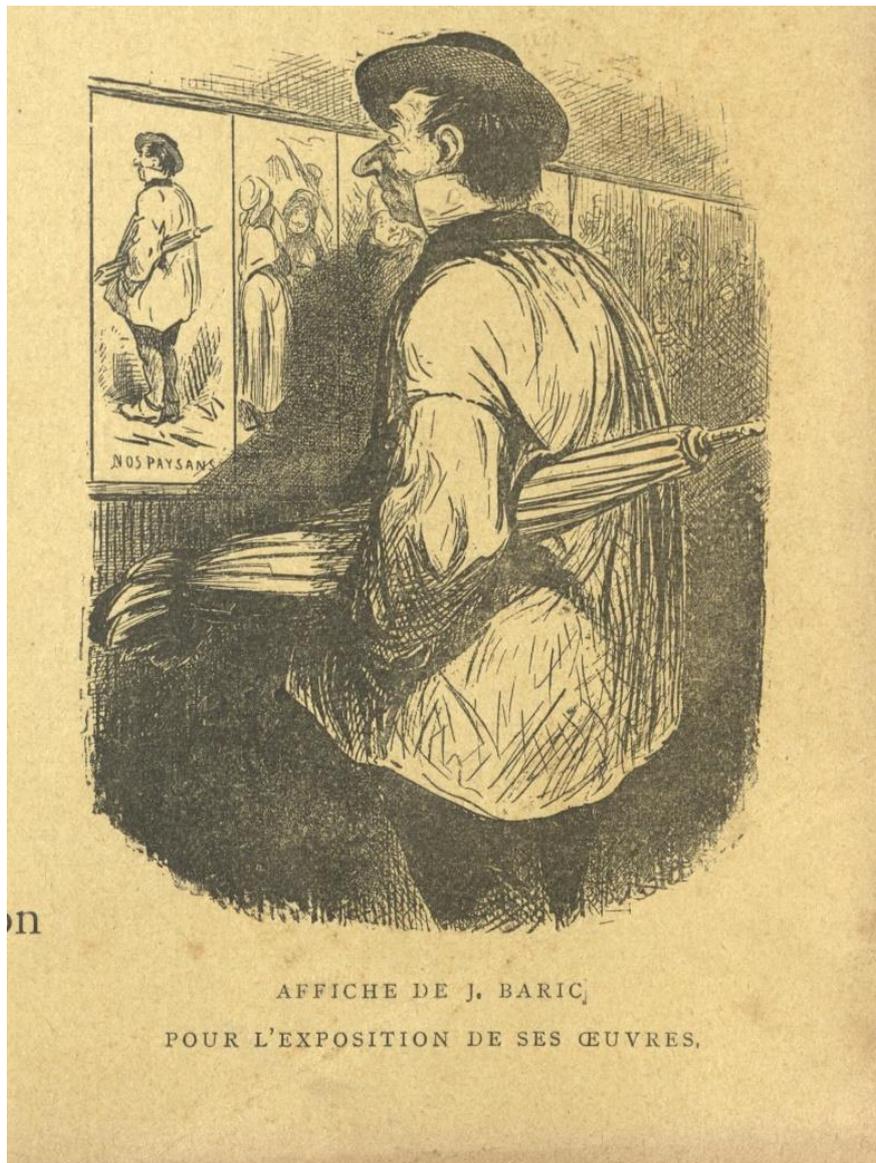


Le journal *Le courrier de Londres*, « journal politique, littéraire et commercial » est rédigé en 3 langues : français, anglais et italien, il consacre sa parution de l'année 1889 à l'Exposition Universelle de Paris. En attendant son déroulement de mai à octobre, ce numéro de janvier présente les organisateurs de l'Exposition, et quelques illustrations artistiques : une allégorie de la République par un artiste italien Mario Smargassi et en dernière page : un portrait humoristique dessiné par Pillotell et intitulé *le roi Nitrate en Henry VIII*. Le personnage doit être un contemporain de l'artiste, car son visage encadré par des favoris est typique de la mode masculine de la fin du 19^e siècle, il devait être célèbre à l'époque et facilement reconnaissable mais l'allusion au roi Nitrate et sous le costume du roi Henri VIII nous échappe actuellement car il ne renvoie pas à un article du journal.

Jules BARIC (1825-1905)

Né à Sainte-Catherine de Fierbois (Indre-et-Loire), Jules Baric est élève au lycée Descartes à Tours, et malgré l'opposition de son père qui ne voulait pas qu'il mène une carrière artistique, il étudie le dessin dans l'atelier du peintre Drolling en 1845. Son père le force ensuite à devenir employé des postes, à Tours, à Vesoul puis en 1854 à Paris. Il continue parallèlement à collaborer à plusieurs journaux satiriques : *le Journal amusant*, *le Petit Journal pour Rire* et *le Charivari*. En 1866, il fonde *le Chérubin* : le premier journal qui s'adresse à des enfants, mais dont l'édition fut arrêtée à cause de la guerre de 1870.

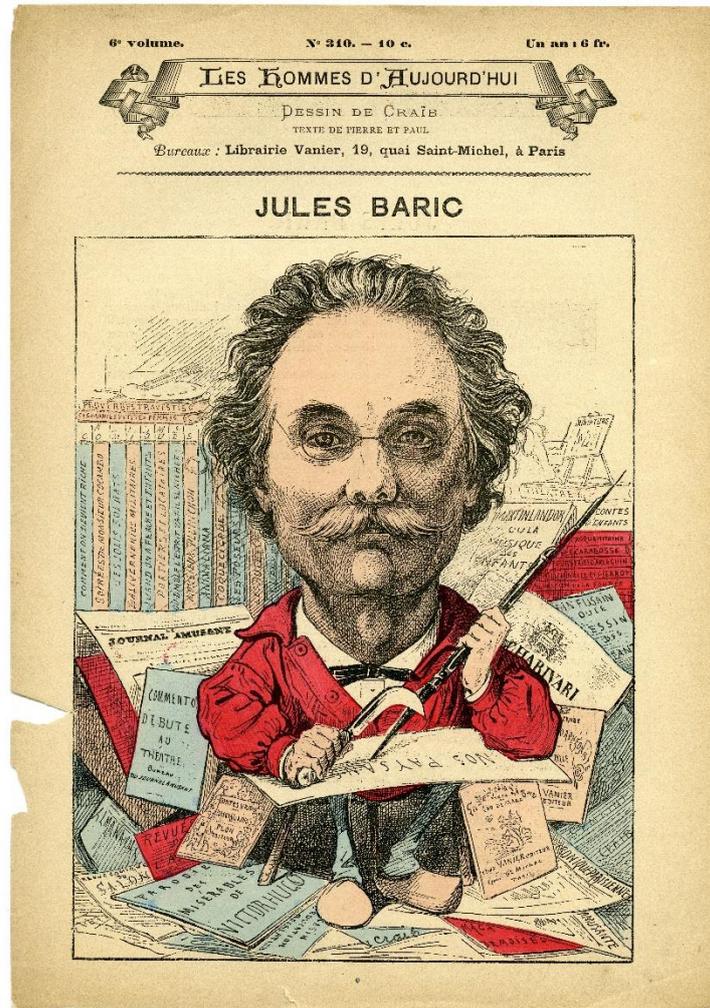
Pendant la Commune, alors qu'il est commis principal à la Recette principale de la Seine, il assure le fonctionnement des postes parisiennes sous le contrôle des insurgés. Révoqué le 14 juillet 1871 par les troupes versaillaises, il est réintégré en 1872. Il prend sa retraite en 1881 et se retire à Monnaie (Indre-et-Loire). En 1897, l'exposition de 350 de ses dessins au Salon des Cent dont il dessine l'affiche consacre sa popularité.



Autoportrait de Jules Baric

Couverture de la revue *Les Hommes d'Aujourd'hui* [1886]

AD37 230 J 909



Sous le pseudonyme de Craib (anagramme de Baric), l'auteur réalise lui-même son autoportrait-charge qui consiste à se montrer sous un aspect caricatural, rendu ici par la disproportion entre une tête enflée et un corps étriqué.

Ce portrait illustre sa double personnalité artistique et campagnarde : Il porte une chemise à col blanc et nœud papillon mais par-dessus une blouse de paysan. Il tient de la main droite la serpette de vigneron, de la main gauche la plume du dessinateur et sur ses genoux une planche de sa série favorite *Nos Paysans*. Il est entouré par les journaux auxquels il a collaboré : *le Journal amusant*, *le Charivari* ainsi que les albums qu'il a lui-même réalisés, comme *la Parodie des Misérables de Victor Hugo*...

Les auteurs Pierre et Paul du texte du portrait présentent ainsi Jules Baric : « *Il porte lunettes qui font définitivement partie de cette physionomie bonne et franche, car les yeux se fatiguent à ce métier, cheveux en broussaille et moustache très 1830, Baric est un esprit fin, observateur, parfois satirique, charmant causeur, cœur d'or, âme loyale, ennemi du faste et de l'ostentation et travailleur obstiné.* »

La satire politique

Caricatures du roi Louis-Philippe

Journal pour Rire. 22 avril 1848.

Ce journal a été créé le 5 février 1848 par Charles Philippon, connu pour avoir représenté le visage de Louis-Philippe sous forme de poire.
AD37 230 J 1188



A gauche, ce dessin fait allusion aux élections législatives du 23 et 24 avril 1848 prévues par le gouvernement provisoire de la Seconde République pour l'élection de l'Assemblée Nationale Constituante destinée à rédiger la nouvelle Constitution. Bien que Louis-Philippe ait abdiqué le 24 février 1848, il est montré comme représentant les candidats orléanistes (partisans d'une monarchie constitutionnelle) qui élus en 1846 vont essayer de reconquérir leur siège de député.

A droite, Louis-Philippe représenté lors de son exil en Angleterre tient les caricatures, qu'on nomme « charges », qui ont été faites sur lui.

La satire sociale

Les Paysans

Pendant 24 ans, Jules Baric va réaliser des milliers de dessins sur ce thème de la paysannerie. A travers ces scènes, il exprime ses idées républicaines. Sa sensibilité sociale transparaît dans des thèmes fréquemment repris tels que l'arrogance du bourgeois campagnard vis-à-vis du paysan, qui le rend par son ironie cinglante ou la moquerie du paysan par rapport au citadin ou la classe politique.

Les Paysans

Petit journal pour rire. n°477 ;

Estampe, 21x 30 cm. AD37 230 J 1188

A gauche : - *D'ousque tu viens dans un si bel état ?*

- *Je viens de prendre un brin d'aplomb pour faire mes réclamations à notre bourgeois*

A droite : - *En voilà un de polisson de soigné !..*

- *Tais-toi donc, c n's'appelant plus comme ça, à c't'heure, c'est une crânoiline*

- *Pa'c'que ça leu'z'y donne un air crâne, Vauqué ?*



Contrairement à d'autres dessinateurs dont le texte commente le dessin, Jules Baric part du texte en légende pour dessiner ses personnages. En promenade, à l'auberge, dans les foires, dans les réunions, il observait et notait sur un carnet ce qu'il voyait et entendait pour les illustrer ensuite dans des petites scènes.

Paysan et vigneron

Dessin, encre sur papier
Collection P. Fonteneau



— Et bin! ça vaut quasiment c'que j'ous trouve à c'matin!
— Quéq'vous avez don'trouvé?
— Rien, parquienne!

Les Bourgeois

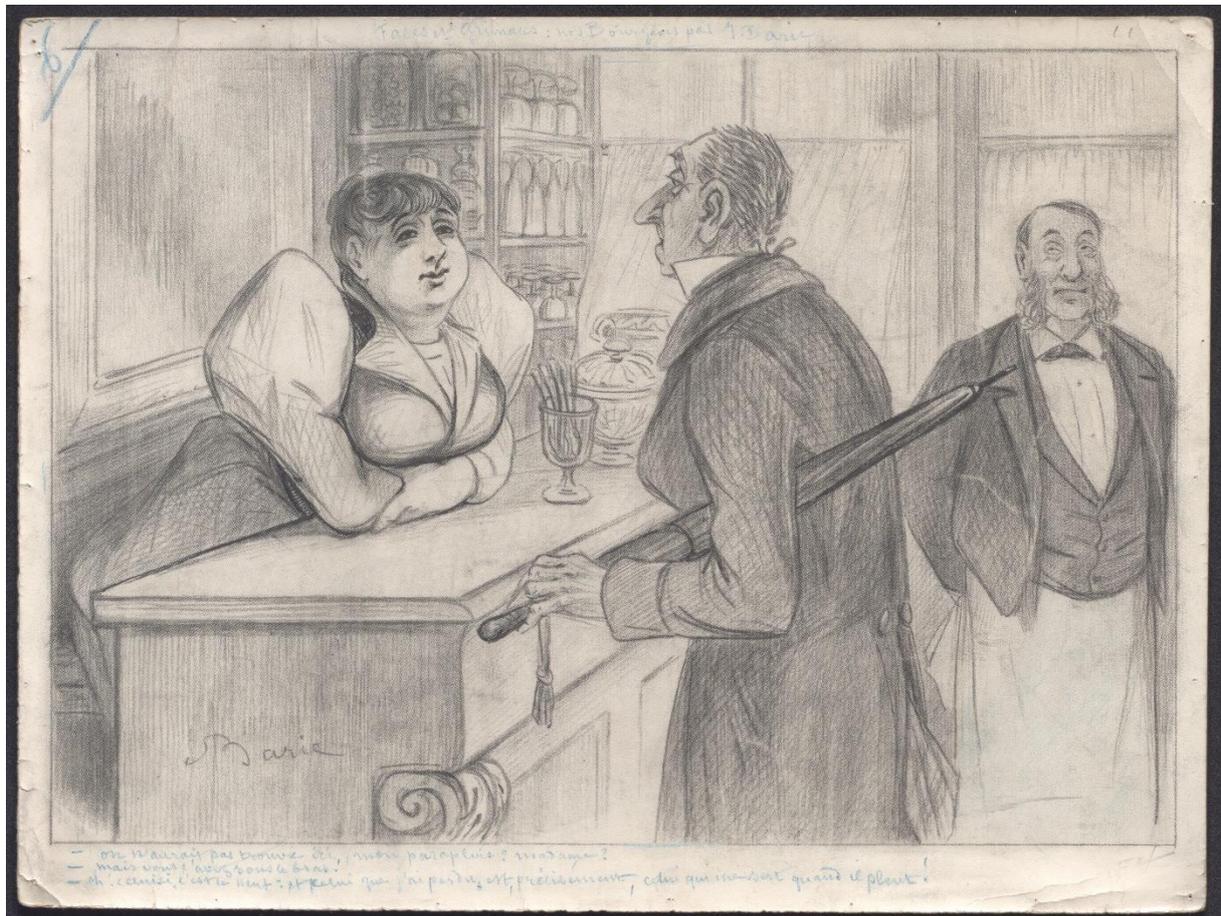
La bourgeoisie est la première puissance qui n'ait pas trouvé ses portraitistes et qui ait trouvé très vite ses caricatures (Malraux, le musée imaginaire, 1947)

Contrairement aux paysans, dont il reste complice, Jules Baric a une ironie plus mordante pour la bourgeoisie qu'il critique souvent pour son caractère malhonnête.

Nos Bourgeois, Faces et Grimaces

Dessin. Série parue dans la revue *la Chronique amusante*. 1886
Collection P. Fonteneau

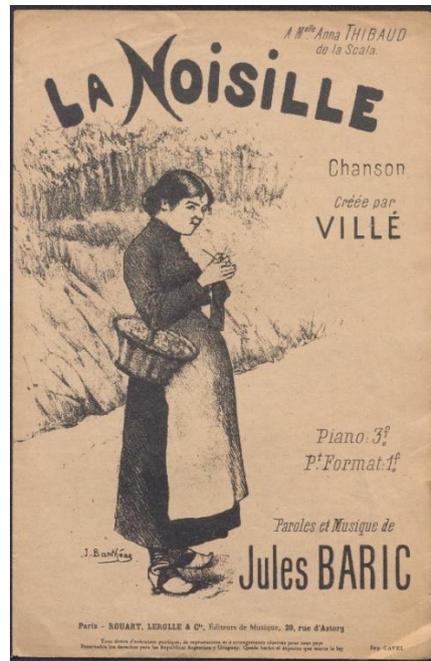
- On n'aurait pas trouvé ici mon parapluie, madame ?
- Mais vous l'avez sous le bras ?
- Oh ! Celui-ci, c'est le neuf et celui que j'ai perdu, est précisément celui que me sert quand il pleut.



Partition de la chanson *La Noisille*

Paroles et musique de Jules Baric

Estampe. 27 x 17 cm. AD37 230 J 1188



A M^{lle} MAZEDIER.

LA NOISILLE.

Paroles et Musique de JULES BARIC.

PIANO.

Allegro

Je m'en allais au bois pour cueillir la noisille
J'en aperçus bien haut un paquet qui pendille
Ah! oui c'est vrai etc.

J'en aperçus bien haut un paquet qui pendille
Pour l'atteindre j'me dress'je m'grandis je m'tortille
Ah! oui c'est vrai etc.

Pour l'atteindre j'me dress'je m'grandis je m'tortille
Je mont'su mon sabot je tombe et j'm'éparpille
Ah! oui c'est vrai etc.

Je mont'su mon sabot je tombe et j'm'éparpille
Quand j'sens sous mon talon quelque chose qui frétille
Ah! oui c'est vrai etc.

Quand j'sens sous mon talon quelque chose qui frétille
Une enflure en survint un peu plus haut qu'la ch'ville
Ah! oui c'est vrai etc.

Une enflure en survint un peu plus haut qu'la ch'ville
Puis au bout de neuf mois une petite fille
Ah oui c'est vrai etc.

Si vous allez au bois pour cueillir la noisille
Ne fait's pas comme moi, petites jeunes filles

Car moi, c'est vrai
Je m'étais endormie
Mais de ma vie
Plus ne m'endormirai.

ROUART, LEROLLE & Co, Editeurs de Musique, 29, rue d'Assolvi, Paris.

Émile Chastelain, de reproduction et d'arrangement réservés. E.M. 1749. M. Gilou, Graveur.

Imp. Cavé & Co, Paris.

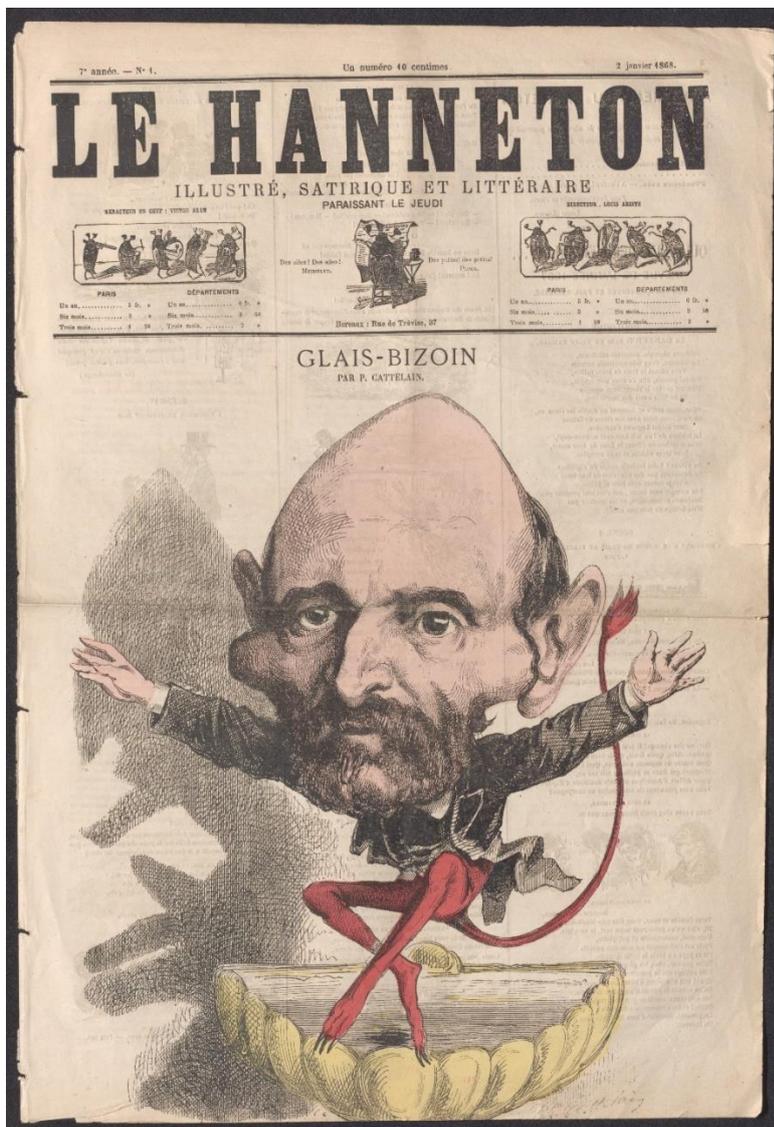
Jules Baric ne fut pas seulement dessinateur, il écrivit des pièces de théâtre, des opérettes et composa même des chansons comme cette chanson satirique *la Noisille*.

Philippe CATTELAIN (1838-1893)

Issu d'une famille modeste, il prend des cours de dessin à Paris. Il s'engage dans l'armée en 1859. En 1870, il s'engage dans la guerre franco-prussienne, puis sous la Commune, il est nommé le 27 mars 1871, délégué à la Sûreté, en même temps sans avoir « aucun passé politique ni tempérament guerrier », dit-il de lui-même ; il remplit honnêtement ce poste qu'il n'avait pas brigué, se cantonnant d'ailleurs à la poursuite des délits de droit commun. Après la chute de la Commune, il est arrêté en septembre 1871 et condamné à 3 ans de prison. En 1874, il gagne l'Angleterre où il fréquente des communards exilés et rentre en France en 1882. Il reprend son travail de dessinateur et graveur, mais usé prématurément par les épreuves traversées, il meurt dans un état proche de la misère.

Portrait-charge du député Glais-Bizoin

Illustration de la première page du journal *Le Hanneton*. 2 janvier 1868
Estampe, 47 x 31 cm. Collection P. Fonteneau



Le journal satirique *Le Hanneton* est paru de 1862 à 1868. Philippe Cattelain y collabore à plusieurs reprises, en octobre 1867, par une caricature de Jacques Offenbach et en 1868 à 4 reprises, avec notamment les caricatures de Jules Favre et Adolphe Thiers.

Alexandre Glais-Bizoin (1800-1877) eut une longue carrière de député, de 1831 à 1848 et de 1863 à 1870. Adversaire de la politique gouvernementale, il s'employa à réclamer plus de justice et d'égalité. Il est représenté sur ce portrait-charge au-dessus d'un bénitier avec une queue et des pattes de diable. Ce dessin peut faire allusion à l'examen par les députés d'une loi concernant la religion.

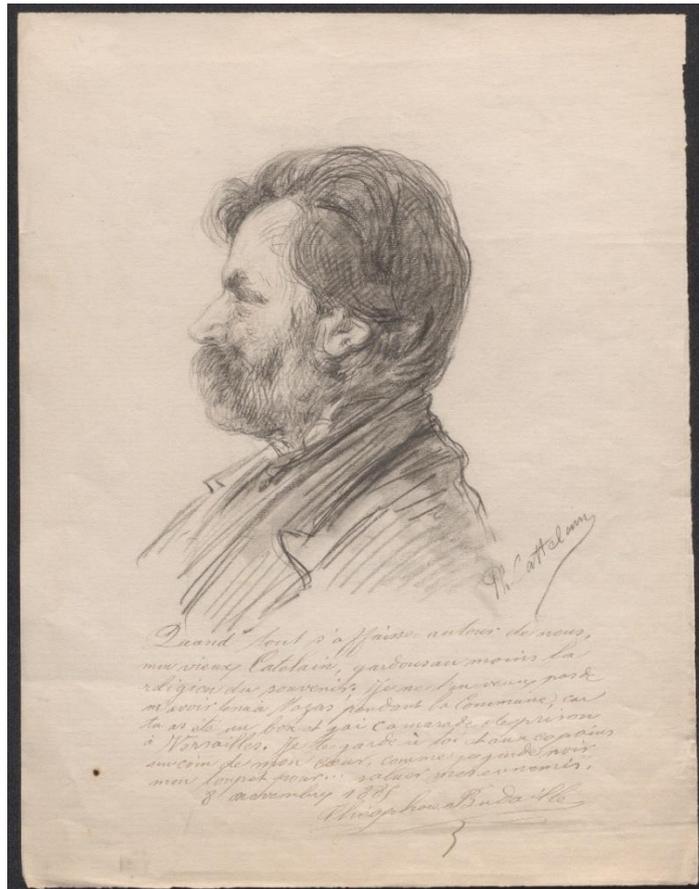
Portrait de Théophile Budaille

Lithographie, 33 x 25 cm. Signé à droite. *Ph. Cattelain*. Collection P. Fonteneau

Texte manuscrit écrit par Théophile Budaille :

Quand tout s'affaire autour de nous, mon vieux Catelain, gardons au moins la religion des souvenirs, je ne t'en veux pas de m'avoir tenu à Mazas pendant la Commune, car tu as été un bon et gai camarade de prison à Versailles. Je te garde à toi et à mes copains un coin de mon cœur comme je garde noir mon toupet pour...saluer mes ennemis. 8 novembre 1885.

Théophile Budaille.



Pierre, Antoine, Théophile Budaille (1836- ?)

Instituteur, Pierre Budaille enseigne d'abord à Paris dans une institution libre. En décembre 1870, il s'engage parmi les mobiles de la Vendée pour la campagne de la Loire avec grade de sergent-major. Arrêté le 28 juin 1871 ; il est condamné, le 12 juin 1872, à la déportation en Nouvelle-Calédonie. Amnistié, il rentre en France en 1881 et, l'année suivante, ouvre une école à Rochefort ; il y donnait, le dimanche matin, deux heures de cours d'histoire nationale. En 1894, il se présenta comme député en tant que « membre d'une fédération nationale et républicaine ».

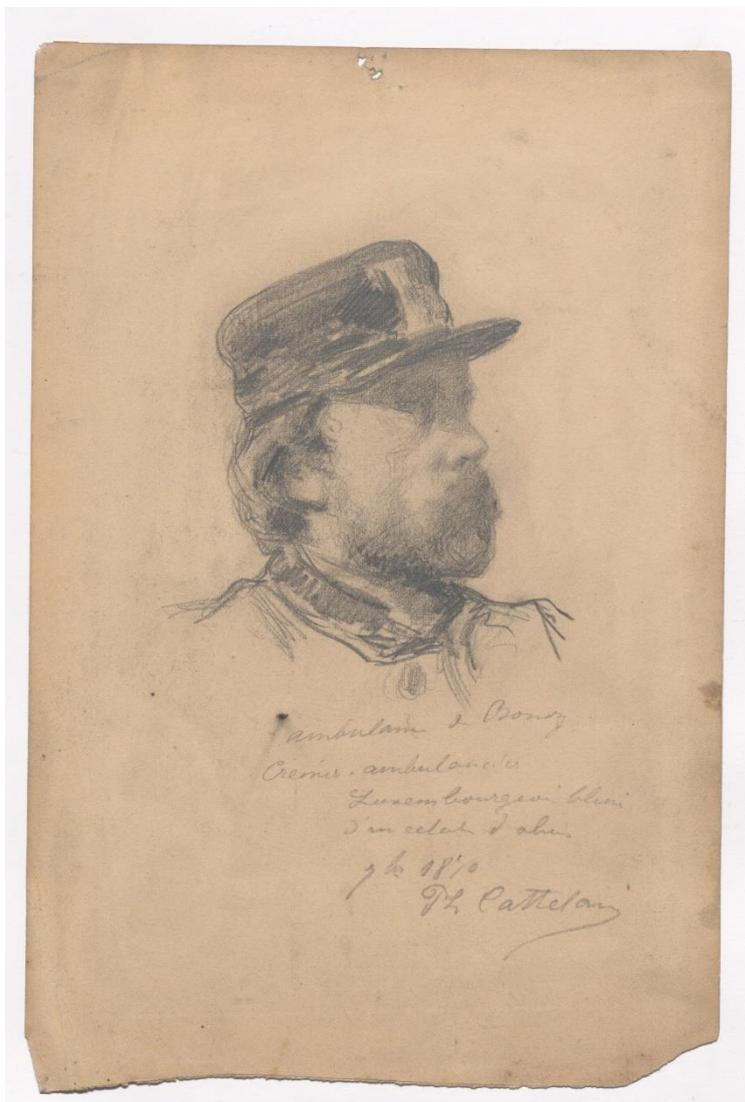
Philippe Cattelain et Théophile Budaille se sont connus en prison en 1871, est-ce à cette date que Cattelain réalisa ce dessin, qui fut ensuite lithographié et complété plus tard par ce texte signé de Budaille en 1885. Théophile Budaille est représenté, le visage de profil avec une barbe abondante dû sans doute à son séjour en prison.

Portrait de l'ambulancier Crémier

Dessin. Crayon, papier. 22 x 15 cm. Signé Ph. Cattelain et daté Septembre 1870.

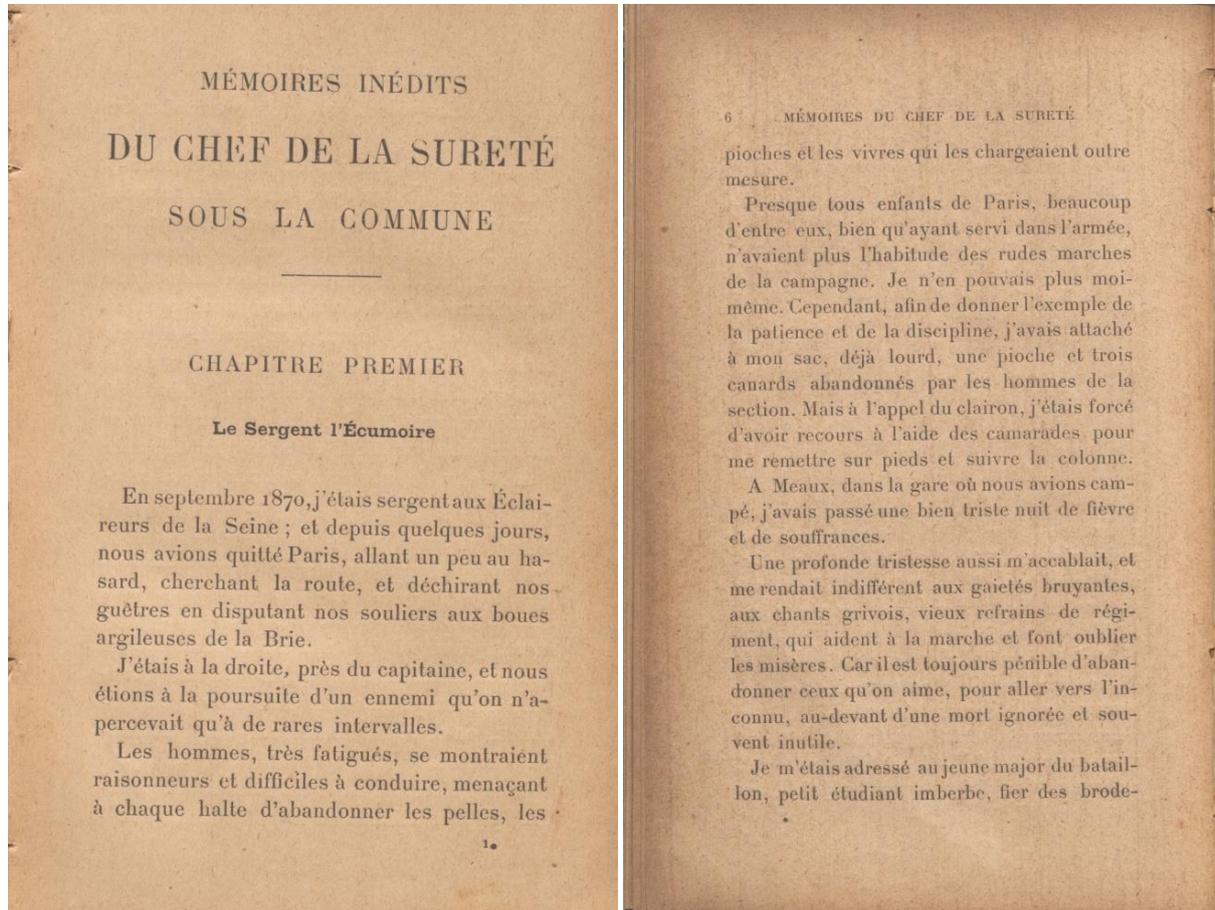
Inscription. *Ambulance de Bondy. Ambulancier luxembourgeois blessé d'un éclat d'obus.*

AD37 230 J 822



Ce dessin de l'ambulancier Crémier représenté, le visage de profil, vêtu de son uniforme (képi et col de la veste) fait allusion à une bataille à Bondy, près de Paris, qui eut lieu le 30 septembre 1870 entre les soldats français et prussiens.

Livre. P. Cattelain. *Mémoires inédites du chef de la sûreté sous la Commune.*
Paris, F. Juven, éditeur. Impr. E. Arrault, Tours.
Collection P. Fonteneau



Les mémoires écrites par Philippe Cattelain parurent d'abord dans la revue *Le Chat noir* du 31 mai au 4 octobre 1884 et republiés sous la forme d'un volume en 1909.

Paul Peltier, dans l'avant-propos présente ainsi la double carrière politique et artistique de Ph. Cattelain. « *C'est un personnage bien curieux de l'histoire anecdotique, cet artiste égaré un jour dans la fournaise politique, ce contemplatif transformé malgré lui en homme d'action, cet insouciant Montmartois devenu le successeur direct de Monsieur Claude* ».

Monsieur Claude désigne Antoine Claude (1807-1880) chef de la Sécurité publique de la préfecture de police dont les Mémoires écrites par un romancier furent publiés en 1885.

André Louis GILL (Louis Alexandre GOSSET de GUINES dit) 1840-1885

Fils du comte de Guines et de Sylvie Gosset, couturière, il prend des cours de dessin dans l'atelier du peintre Leloir et entre à l'École des Beaux-Arts. Sous le Second Empire, il publie ses premiers dessins en 1859 dans *le Journal amusant* puis *le Hanneçon*, puis dans des journaux satiriques comme *Le Charivari*, *La Lune* (1866), *L'Éclipse* (1868). Il publie aussi dans des revues dont il est le fondateur comme *Gill-Revue* (1868), *La Parodie* (1869-1870), *La Lune rousse* (1876), *Les Hommes d'aujourd'hui* (1878), *La Petite Lune* (1878-1879), *l'Esclave ivre* (1881). Pendant la Commune, il s'engage dans la garde nationale, participe à la Fédération artistique et accepte la responsabilité d'administrateur du musée du Luxembourg le 15 mai 1871. Pour échapper à la répression, il se cache et publie une lettre ouverte où il nie ses engagements politiques. Pour l'anecdote, il aurait réalisé l'enseigne d'un cabaret de Montmartre, représentant un lapin sortant d'une casserole, qui devint le Lapin à Gill transformé en Lapin Agile.

Portrait d'André Gill

Photographie d'Etienne Carjat, tirage sur papier albuminé, Figaro-Album. 1875.

Format carte de visite. Collection P. Fonteneau



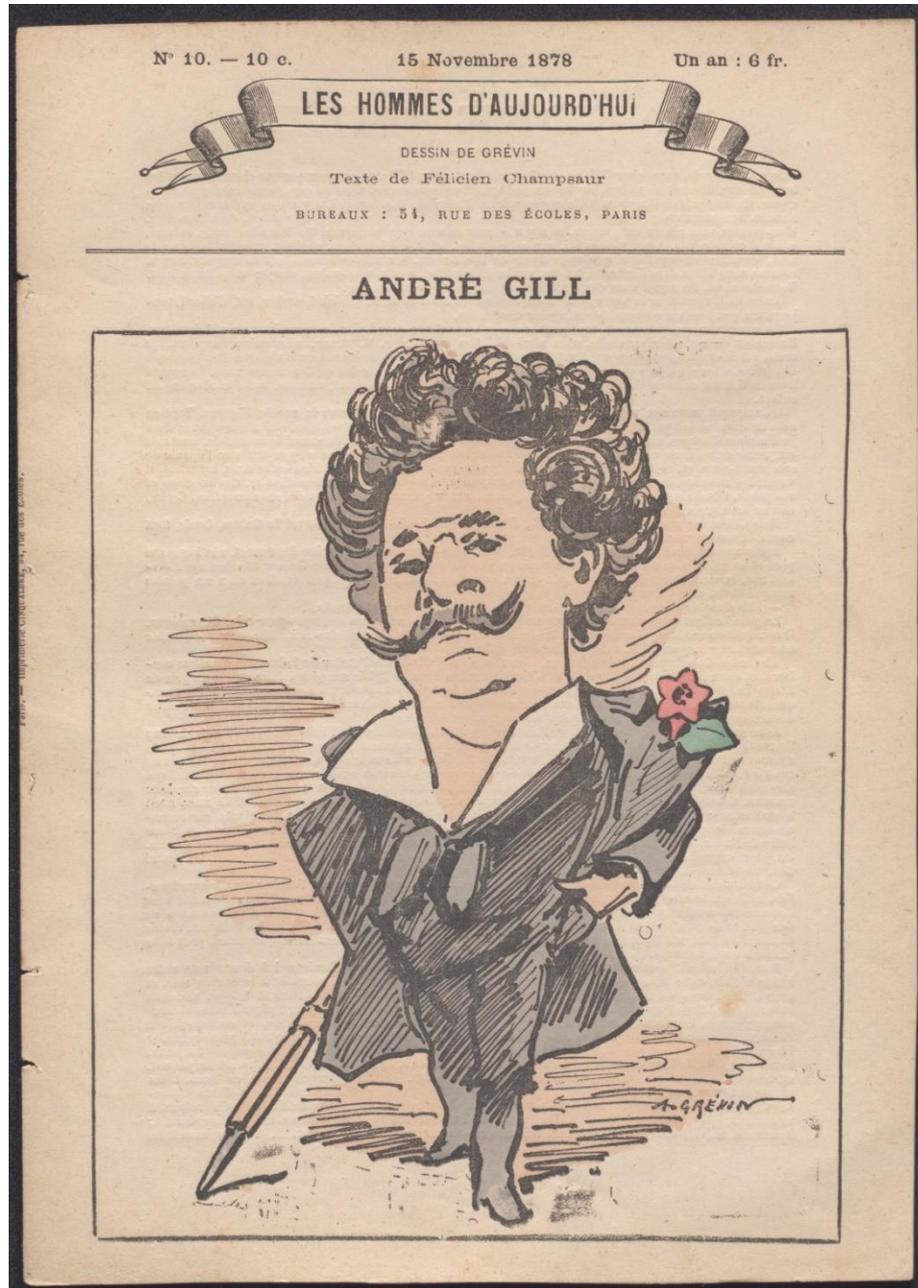
Etienne CARJAT (1828 – 1906) est d'abord dessinateur, puis photographe à partir de 1861, il réalise de nombreux portraits de personnalités. En 1871, il apporte son soutien à la Commune de Paris et publie des poèmes politiques dans le journal *La Commune*. Il appartient à un groupe artistique *les Vilains Bonhommes*, créé en 1869, qui rassemble des poètes et artistes comme André Gill, Verlaine et Rimbaud. André Gill est représenté en buste, le visage de profil, en médaillon, placé dans un cadre ouvragé.

Portrait-charge d'André Gill.

Estampe, Journal *les hommes d'aujourd'hui*. 15 novembre 1878. 27, 5 x 17 cm

Dessin de A. Grévin. Texte de Félicien Champsaur.

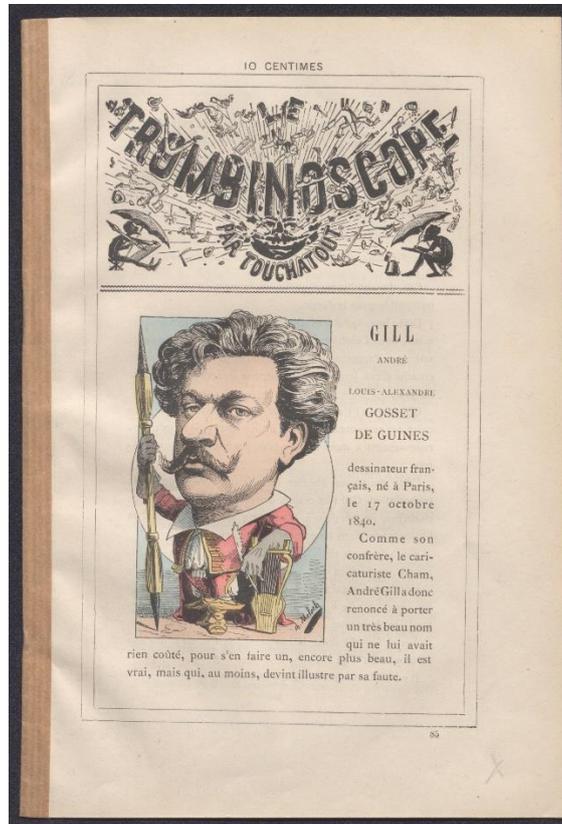
AD37 230 J 909



Alfred Grévin (1827-1892), l'auteur de ce dessin est plus connu pour le musée créé en 1882 qui porte son nom que pour les caricatures qu'il réalisa dans les nombreux journaux satiriques de l'époque. Ce portrait représente André Gill, la taille légèrement cambrée, tenant d'une main un bouquet de fleurs et de l'autre son crayon d'artiste. Félicien Champsaur, dans le texte qui accompagne ce portrait le décrit ainsi : « *Peintre, poète, caricaturiste, il comprend tout, il rêve tout, il a le cœur, la passion, l'éloquence, l'entraînement, il marche la tête haute, le plus fièrement qu'il peut pour cacher sa timidité intérieure.* »

Portrait charge d'André Gill

Journal *Le Trombinoscope* par Touchatout. 1882. Dessin de B. Moloch. 26 x 17 cm
AD37 230 J 1025



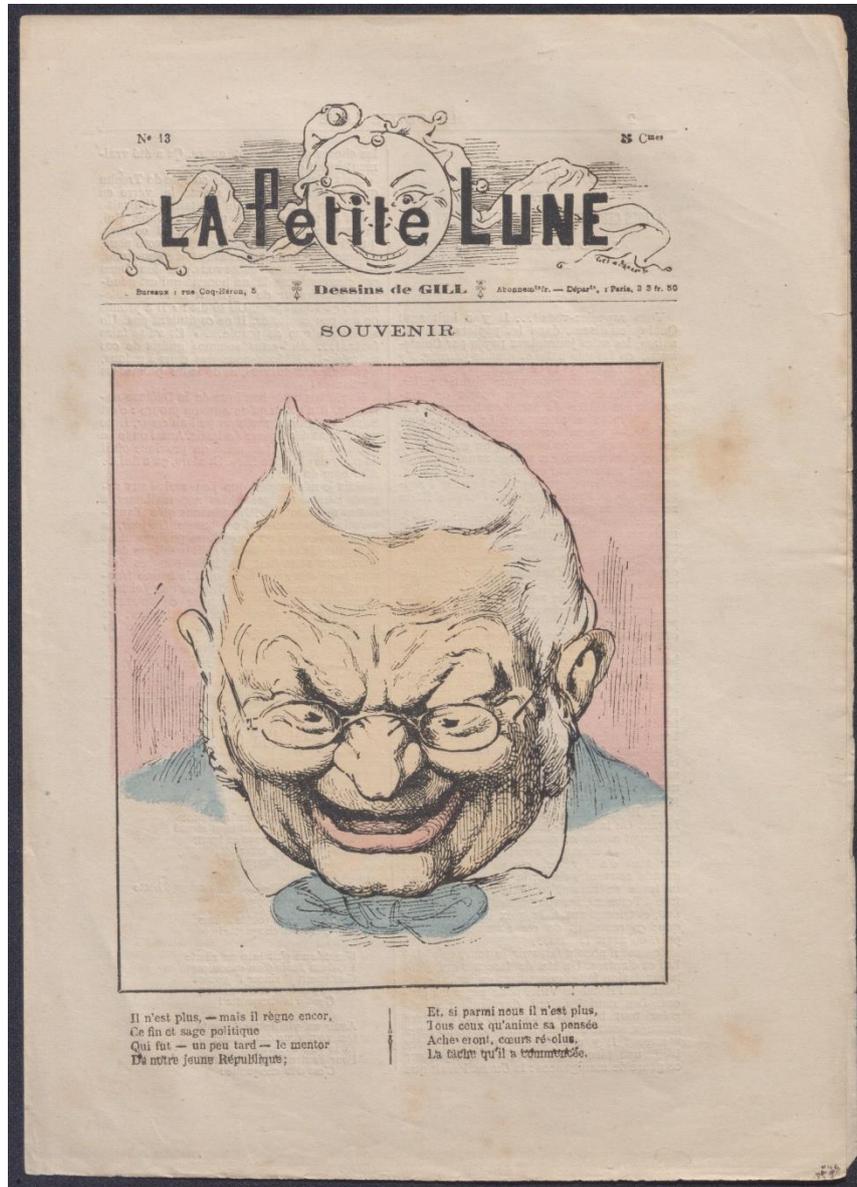
Alphonse Hector Colomb dit **B.Moloch** (1849-1909) collabore aux nombreux journaux satiriques : *La Fronde*, *L'Éclipse*, *Le Grelot*, *Le Pêle-mêle*, *Le Chambard socialiste*, et *l'Assiette au Beurre*. Il représente André Gill en costume 17^{ème} siècle, tenant les instruments (plume, crayon, lyre) symbolisant les arts littéraires, et le dessin qu'il pratique. Touchatout : l'auteur du texte le décrit ainsi : « *Au physique, André Gill est un vaste et superbe garçon, à la carrure puissante et harmonieuse. Chez lui, cette musculature de taureau, qui d'ordinaire ne va pas sans une épaisseur vulgaire est au contraire, accompagnée d'une élégance charmante. La tête, bien que rudement attachée et comme alourdie par une chevelure tumultueuse, a des balancements majestueux.*

Touchatout de son vrai nom Léon-Charles Bienvenu (1835-1910) devient rédacteur du journal *Le Tintamarre* en 1865 et contribue parallèlement aux journaux satiriques : *Le Soleil*, *La Lune*, *L'Éclipse*, *Le Journal amusant*, *Le Charivari*. Il fonde lui-même *la Touchatout*-revue en 1865 et *La Carmagnole* durant le siège de Paris en 1871. Publiés tout d'abord sous forme de journal hebdomadaire, puis semi-hebdomadaire, et réunis ensuite en deux volumes parus en 1874 et 1878, les articles qui composent *Le Trombinoscope de Touchatout* sont consacrés pour la plupart à des personnalités contemporaines, mais aussi à des personnages allégoriques tels que Justin-Sincère Suffrage Universel ou Aimée-Désirée République. Chaque article est orné d'un portrait.

Illustrations de journaux

Portrait charge d'Adolphe Thiers

Dessin d'André Gill (1840-1885). Journal *La Petite Lune*, n°13. 1878. 27 x 19 cm
AD 37 230 J 1506

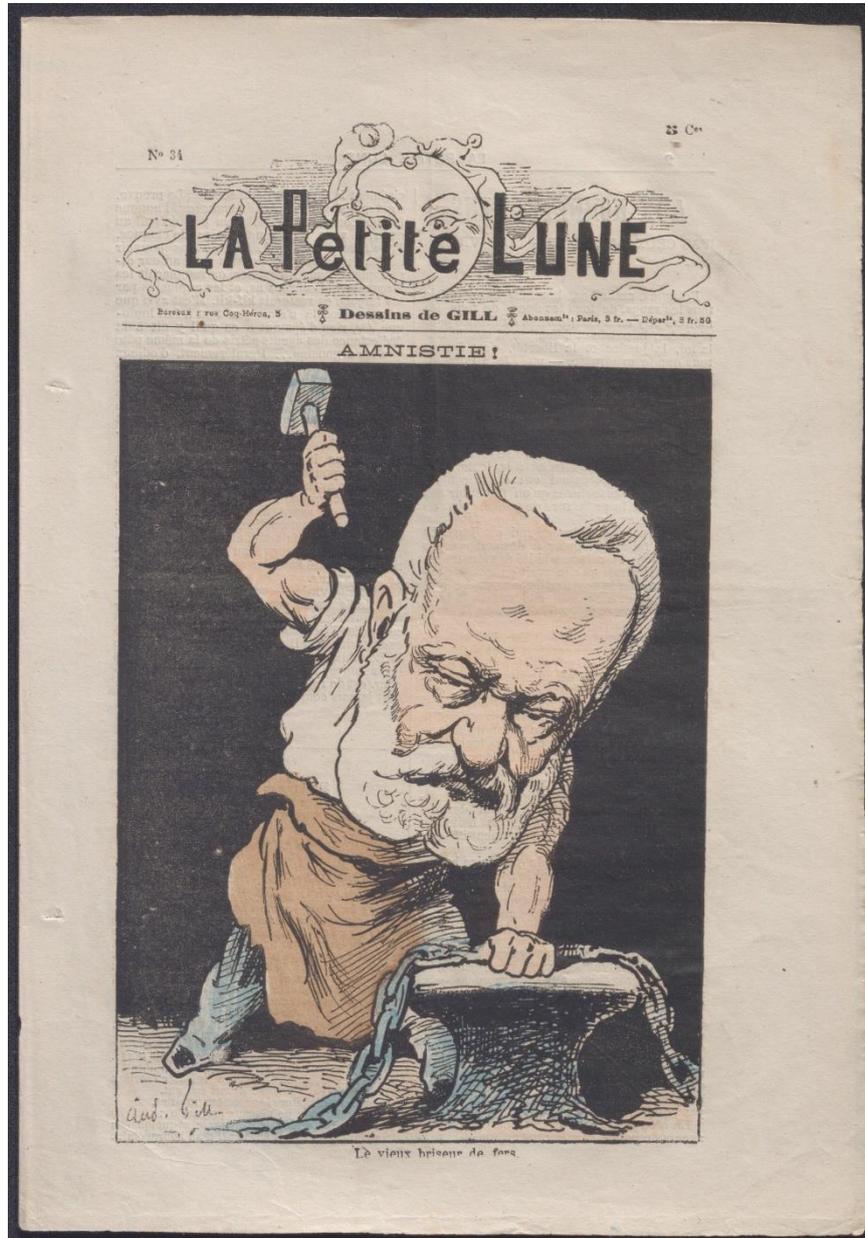


La Petite Lune, hebdomadaire républicain et anticlérical fut créé par André Gill. Publié de 1878 à 1879, il comprend 52 numéros.

Intitulé *Souvenir*, ce dessin, montre le visage grimaçant d'Adolphe Thiers, mort en 1877. Son rôle de président de la République est illustré plus clairement par le texte qui l'accompagne :
« *Il n'est plus, mais il règne encore / Ce fin et sage politique / Qui fut - un peu tard - le mentor / De notre jeune République ; / Et si parmi nous, il n'est plus / Tous ceux qu'anime sa pensée / Achèveront cœurs résolus, la tâche qu'il a commencée.* »

Portrait de Victor Hugo. « Amnistie ! Le vieux briseur de fers »

Dessin d'André Gill (1840-1885). Journal *La Petite Lune*, n°34. 1878. 27 x 19 cm
AD 37 230 J 1507



Victor Hugo est représenté avec un marteau destiné à casser une chaîne de prisonnier placée sur une enclume. Ce dessin fait allusion au rôle joué par Victor Hugo, élu sénateur en 1876 dans la proposition de loi d'amnistie des communards. Malgré son éloquence, Victor Hugo ne convainc que 10 de ses collègues dont Victor Schoelcher, connu pour son combat pour l'abolition de l'esclavage. Les autres sénateurs votent contre l'adoption de la proposition. Le peuple de Paris, au contraire, lui est acquis. Juliette Drouet, sa maîtresse, lui écrit, le 23 mai 1876 : *"Si le public avait pu voter, l'amnistie était proclamée d'emblée et tu aurais été porté en triomphe pour l'avoir si généreusement et si superbement demandée. Mais il faudra bien que, bon gré, mal gré, ce tas de féroces imbéciles en arrive là..."*. Ce sera chose faite avec l'adoption de la loi d'amnistie du 11 juillet 1880.

Portrait de Clovis Hugues.

Dessin d'André Gill (1840-1885). Journal *La Petite Lune*, n°50. 1879. 27 x 19 cm
AD 37 230 J 1508



Clovis Hugues (1851-1907), originaire du Lubéron, devient rédacteur au journal *Le Peuple*. En mars 1871, il participe à la Commune insurrectionnelle de Marseille, il tente de s'emparer de la mairie de Marseille et fait l'apologie de la Commune de Paris dans le journal *La Voix du Peuple*. Il est condamné, et emprisonné à Avignon, puis à Tours à partir du 3 mars 1872 où il retrouve Auguste Sorbier, autre marseillais condamné pour délit de presse. Le 18 juin 1875, il est gracié par le président de la République et retourne à Marseille. Il continue le journalisme de lutte, il est élu député des Bouches-du-Rhône en 1881, réélu en 1885, en 1893 à Paris comme « socialiste indépendant » réélu en 1898 et en 1902. Parallèlement il mène une carrière littéraire. Il écrit à la prison de Tours en 1872 son premier poème *Le Droit au Bonheur* qui se termine ainsi : *Nous voulons aimer, chanter, vivre,/ vider les coupes de l'espoir/ Apprendre à lire dans le livre/ De ta Science et du Devoir /Et nous voulons, si nos épouses/ Ont rêvé de rendre jalouses/ Les étoiles des firmaments/ Que, dans le reflet des dentelles,/ S'illuminent aussi pour elles/ Des couronnes de diamants !*

Comme le souligne le peintre Maurice Blum. Clovis Hugues qui s'emploie sans relâche à briser le cadre de la société de son époque, est très soucieux du classicisme de ses alexandrins.

C'est d'ailleurs le personnage du poète tenant sa lyre qui est représenté dans ce portrait charge dessiné par André Gill. Ses contemporains le décrivent ainsi : « *Son talent oratoire était celui d'un poète dont il avait la silhouette et le style. Barbu et chevelu à souhait, son masque léonin, éclairé de grands yeux au regard mobile et brûlant, lui donnait l'aspect classique du poète romantique. Ses discours, dits d'une voix chantante et douce avaient le mouvement et la sonorité de sa poésie. Il était imagé et savait être sarcastique.* »

Il est aussi présenté comme le nouveau collaborateur du journal *La Lune Rousse* fondé par André Gill en décembre 1876, qui se heurte souvent à la censure. En 1878, André Gill publie *La Petite Lune*, qui se caractérise par son petit format et son prix modique de 5 centimes. Les 2 journaux fusionnent en juin 1879 mais *La Lune Rousse* cesse de paraître fin 1879.

Le rêve de M. Rouher

Dessin d'André Gill, encre, aquarelle, papier. Signé *And. Gill*, en bas, à gauche. 23 x 18,5 cm.
Collection P. Fonteneau



Dessin original, gravé puis imprimé pour le journal l'Eclipse.

Le rêve de M. Rouher

Estampe, Journal *l'Eclipse* du 10 mars 1872. 48 x 32 cm

Dessin d'André Gill. Gravure de Lefman.

Hardi ! Sire, allons donc ! Elle est donc trop haute encore pour vous



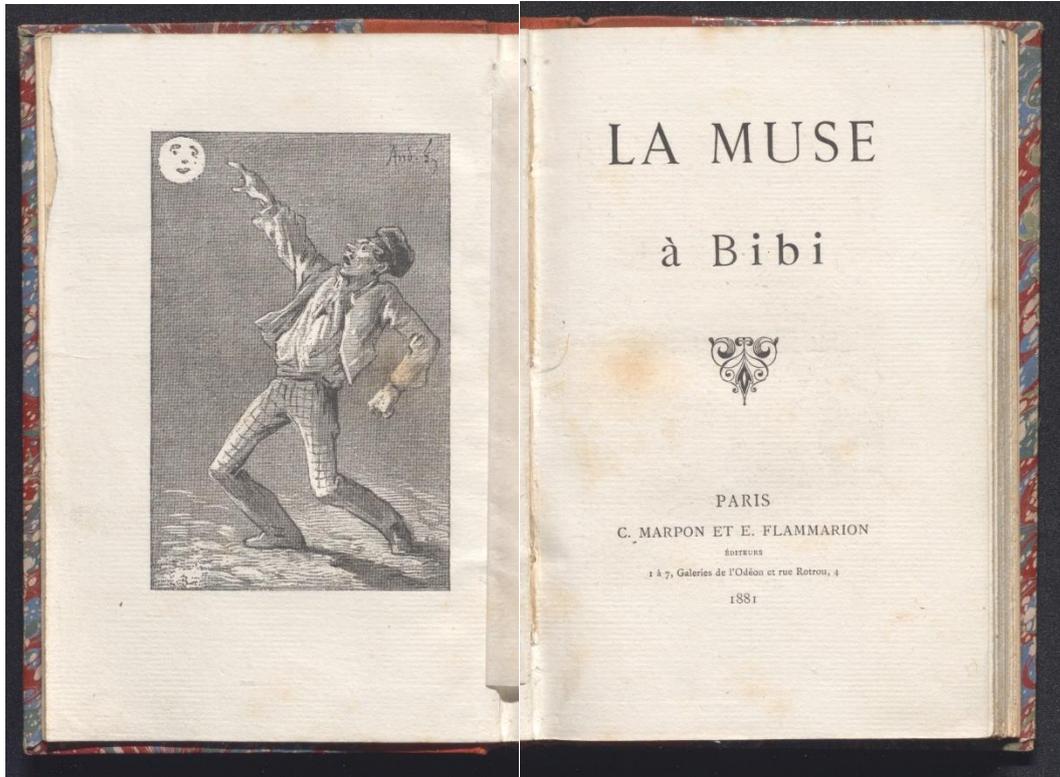
Ce dessin concerne Eugène Rouher (1814-1884), député, sénateur et ministre sous le Second Empire et la III^{ème} République, dont le rêve était d'être un futur Bonaparte.

André Gill le représente sous les traits de Napoléon III et fait allusion au qualificatif de « vice-empereur » qui lui fut donné en 1863, quand nommé ministre d'Etat, il fut devant le Parlement le défenseur infatigable et fécond de la politique intérieure et extérieure de l'Empire. Les références à l'Empire sont aussi données par les aigles placés au sommet du socle de pierre sous la colonne brisée par le bicorne qui lui sert de couvre-chef, complété par la couronne de laurier. Le personnage coiffé d'un chapeau qui l'aide à le hisser pourrait être un Corse, car E. Rouher fut élu député en Corse en février 1872. Son rêve de puissance fut peut-être réalisé car après la mort de Napoléon III en janvier 1873, il prit la direction du parti bonapartiste. Elu en 1876 député, cette fois-ci à Riom, il termina sa carrière politique en 1881.

Ce dessin a été publié dans le journal *l'Eclipse* du 10 mars 1872. Ce journal a remplacé en 1868 le journal *La Lune*, qui avait été censuré. Son nom est dû à une boutade « La Lune devra subir une éclipse ». Après la parution de 400 numéros, celui-ci s'arrête en juin 1876.

Livre. La Muse à Bibi.

Poèmes d'André Gill. Ed. Flammarion. 1881
Collection P. Fonteneau



En plus de ses activités de dessinateur, André Gill était également poète. **En septembre 1871, il fait partie du cercle des poètes Zutiques**, nom donné à un groupe informel d'artistes, qui se réunissaient à Paris, à l'hôtel des Etrangers. L'illustration en frontispice dessinée par André Gill représente un personnage qui désigne la Lune : allusion peut-être aux journaux *La Lune*, *La Petite Lune*, *la Lune Rousse* auxquels collaborait l'auteur. Ce recueil comporte une quarantaine de poèmes. Parmi ceux-ci, le poème *Idylle* fait allusion à la Commune de Paris.

Décembre 1871.

Madame, j'ai revu, triste et seul, l'autre jour,
Le grand jardin qui fut notre jardin d'amour.

.....

Hein! S'il avait fait feu... — je vous causais des peurs,
C'était fini de moi, foudroyé par les fleurs...
Je déclinai mon nom; la face de misère
De l'homme s'éclairait d'un sourire; et, légère
A mon bras, vous disiez, rieuse à belles dents :
« Nous sommes en retard; les oiseaux dorment dans
Les feuilles, au clair de la lune. »

T'en souviens-tu? C'était du temps de la Commune.

Poètes et Chansonniers

*Quand nous chanterons le temps des cerises
Et gais rossignols et merles moqueurs
Seront tous en fête*

Cette chanson de **Jean-Baptiste Clément** (1836-1903) ne doit pas faire oublier les autres chansons plus virulentes où il dénonce la misère et l'injustice sociale du monde ouvrier.

*Du passé faisons table rase,
Foule esclave, debout ! debout !
Le monde va changer de base :
Nous ne sommes rien, soyons tout !
C'est la lutte finale
Groupons-nous, et demain,
L'Internationale,
Sera le genre humain.*

Paradoxalement, c'est après la mort d'**Eugène POTTIER** (1816-1887) que cette chanson *l'Internationale*, écrite en 1871 conquiert une gloire mondiale. Poète révolutionnaire, il mit aussi en pratique ses idées par son rôle de syndicaliste.

Jean-Baptiste Clément (1836-1903)

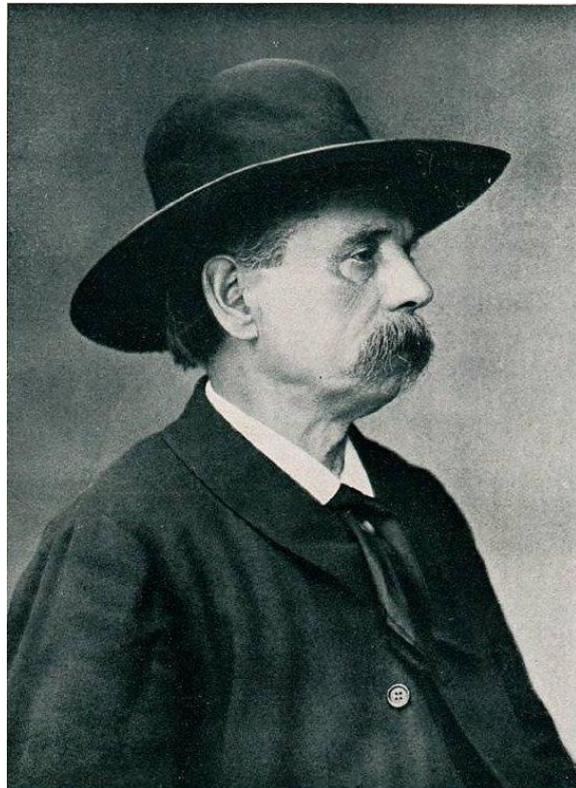
Jean-Baptiste Clément est connu pour être l'auteur de la célèbre chanson, *Le temps des cerises*, écrite en 1867 mais il participa activement à la Commune de Paris et joua un rôle politique en tant que syndicaliste et dirigeant socialiste.

Membre de la Garde nationale en 1870, le 26 mars 1871, il est élu au Conseil de la Commune par le 18^{ème} arrondissement, celui de la Butte-Montmartre, avec Auguste Blanqui. Il est membre de la commission des Services publics et des Subsistances. Le 16 avril, il est nommé délégué à la fabrication des munitions, puis, le 21, à la commission de l'Enseignement. Combattant sur les barricades pendant la Semaine sanglante, il écrit peu après la chanson *La Semaine sanglante* qui dénonce la violente répression contre les communards. En 1888, il se fixe dans les Ardennes où il devient le principal dirigeant socialiste.

Louis VIDAL (1831-1892)

Portrait de Jean-Baptiste Clément.

Bas-relief, bronze, 25 x 18 cm. Signé en bas à gauche : *L Vidal*. Collection P.Fonteneau



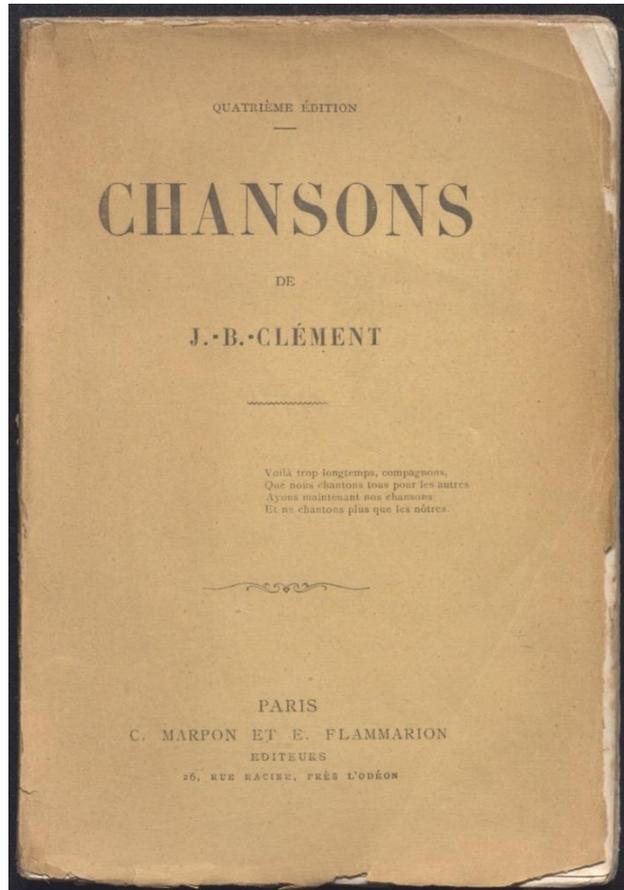
Photographie de Nadar

Louis Vidal grandit dans une famille d'artistes, ayant pour beau-père le peintre Alexandre Colin. Il fait des études d'anatomie mais devient aveugle vers 1853, ce qui l'empêche de poursuivre cette voie. Il étudie auprès des sculpteurs animaliers Antoine-Louis Barye et Pierre Louis Rouillard et devient lui-même sculpteur animalier en remplaçant la vue par le toucher. Cette faculté lui permit de réaliser des portraits, il percevait la forme des visages en les touchant et les sculptait dans l'argile. Le dessinateur Philippe Cattelain a réalisé son portrait. Louis Vidal reprend le portrait connu de Jean-Baptiste Clément diffusé par la photo de Nadar. Le visage de profil, la moustache épaisse, coiffé d'un chapeau et vêtu d'une veste.

Livre. Chansons de Jean-Baptiste CLEMENT

4^{ème} Edition, Paris. Flammarion. 1886.

Sur la couverture, dédicace poétique : *Voilà trop longtemps, compagnons/Que nous chantons tous pour les autres/Ayons maintenant nos chansons/ Et ne chantons plus que les nôtres.*



Dans l'avant-propos, écrit en 1884, Jean-Baptiste Clément divise les chansons qu'il écrit, en deux sortes :

- **Les chansons du morceau de pain**, c'est-à dire, celles écrites pour raison alimentaire et gagner sa vie et dont font partie : *La chanson du fou, Folie de mai, Fournaise*
- **Les chansons de l'avenir** qui s'inspirent du monde contemporain de cette fin du 19^e siècle et notamment du monde du travail, paysan et ouvrier.

« *Les chansonniers de l'avenir chanteront la vraie poésie, celle du travail ! La vie mouvementée des usines, à condition qu'elles soient des agents d'émancipation et non de servitude. Ils chanteront les grandes vérités sociales qui doivent conduire l'humanité à son plus haut degré de perfection.* »

A ceux qui l'accusent de la violence de ces propos, il ajoute : « *Est-ce donc ma faute à moi, si les misères immédiates que je rencontre ne me permettent pas de voir tout en rose et si l'ordre social actuel m'oblige à constater des crimes de lèse-humanité et des iniquités contre lesquels la justice et la raison doivent protester à toute heure, sous toutes les formes et par tous les moyens* ».

Partitions

Chanson. Connais-tu l'Amour. Rêverie. 1868

Paroles de Jean-Baptiste Clément. Musique de A. Renard. Edition Eveillard et Jacquot, Paris.

Illustration : portrait d'Antoine Renard

AD37 230 J 1275

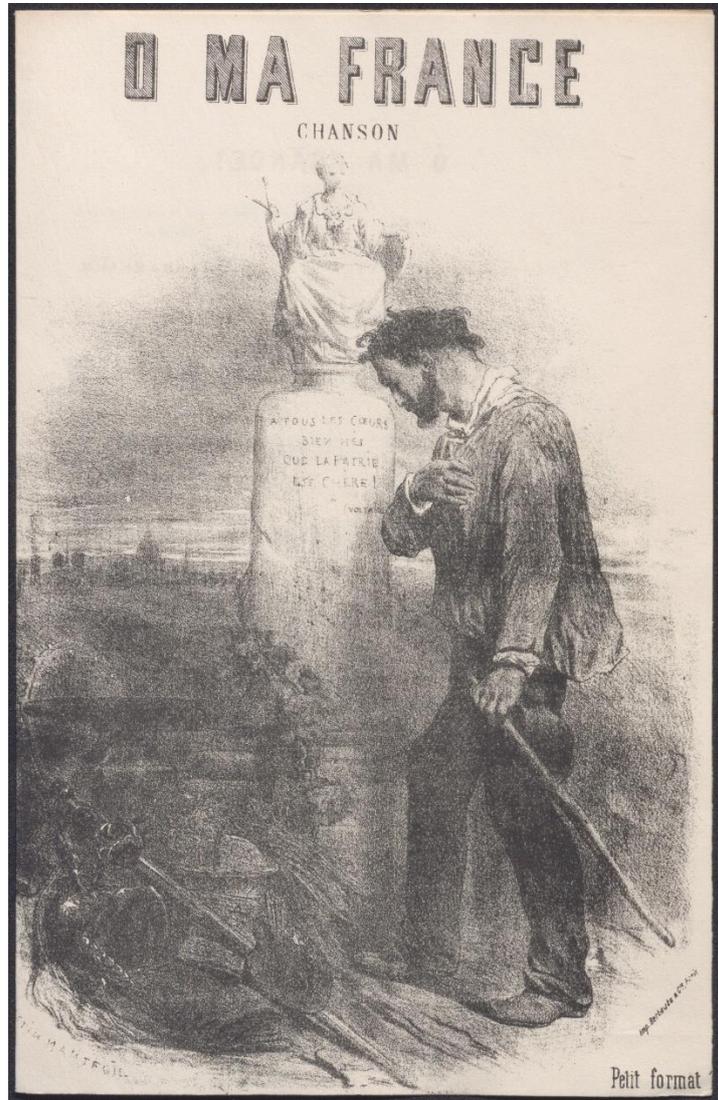


Antoine Renard (1825-1872) est surtout connu pour avoir composé en 1867 la musique de la célèbre chanson de Jean-Baptiste Clément : Le Temps des Cerises. Ouvrier-fondeur à l'origine, mais chanteur amateur, il devient choriste à l'Opéra de Paris puis ténor. En 1870, il fonde une agence lyrique et dramatique à Paris.

Chanson : **O ma France**

Paroles de Jean-Baptiste Clément. Musique de Darcier

Collection P.Fonteneau

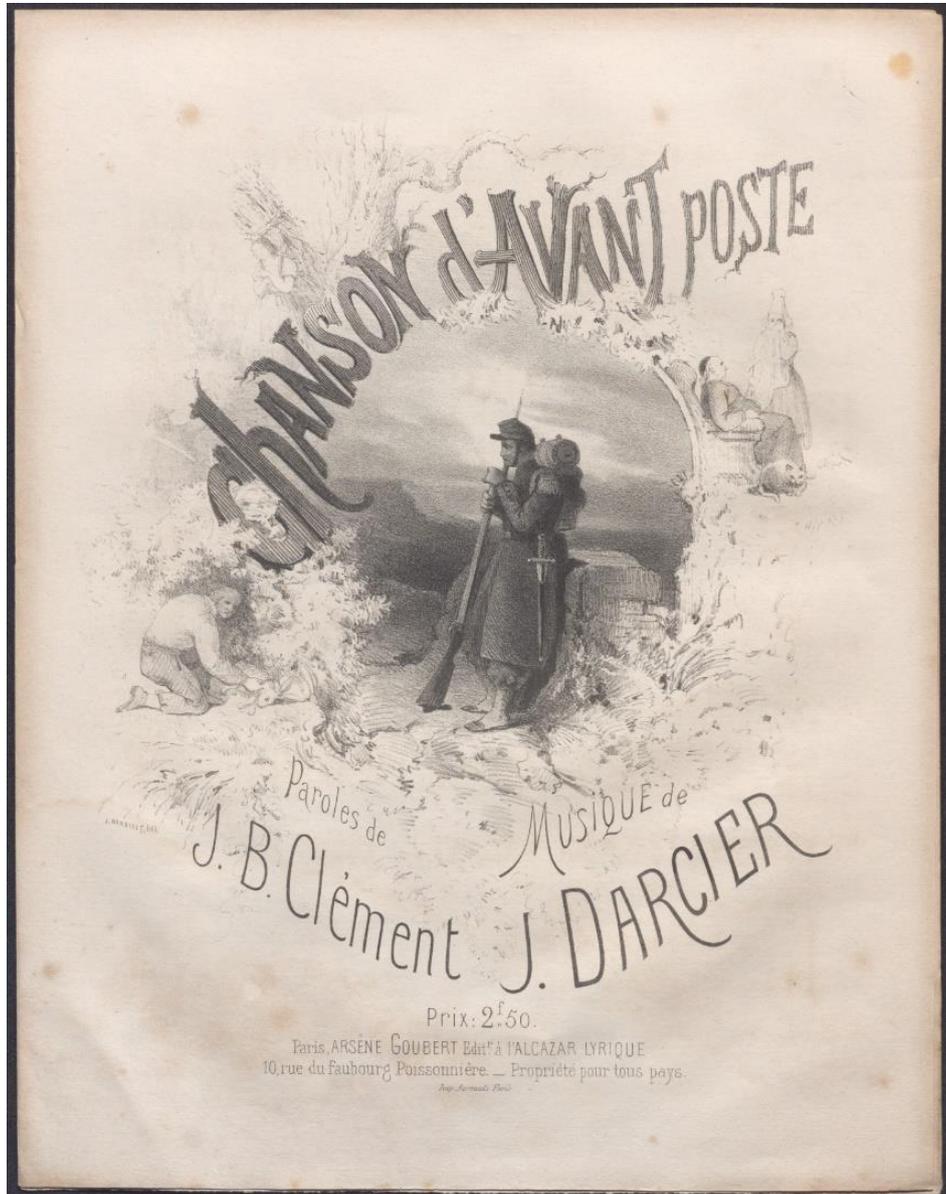


Jean-Baptiste Clément a commenté lui-même cette chanson en disant que ce n'est pas une chanson patriotique mais un hommage à la France de la Révolution de 1789, une révolution philosophique, politique et sociale. et ajoute « *C'est à ce titre seulement que je dis : ma France ! comme je dirais : Ô révolution ! Ô humanité !* »

L'illustration de la 1^{ère} page montre un ouvrier s'inclinant devant une colonne où figure une citation d'un texte de Voltaire : « *A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère* » et surmontée d'une représentation féminine symbolisant la France.

Chanson d'avant-poste

Paroles de Jean-Baptiste Clément. Musique de Darcier. Lithographie de Barbizet
Collection P.Fonteneau



Le soldat qui monte la garde pense à sa famille dont il ne peut en raison de la guerre assurer la subsistance. Ces pensées sont évoquées dans chaque couplet et illustrées dans l'encadrement circulaire. A gauche : en bas, le père qui braconne un lapin ; en haut, la sœur qui va ramasser des fagots. A droite, en haut, la mère qui va voir le curé.

Ces deux chansons ont été mises en musique par Joseph Lemaire dit Darcier (1819-1883), chanteur mais aussi compositeur prolifique.

Eugène POTTIER (1816-1887)

Dessinateur sur étoffes, Eugène Pottier compose sa première chanson, *Vive la Liberté*, en 1830. En 1840, il publie *Il est bien temps que chacun ait sa part*. Il participe à la Révolution de 1848. Sous le Second Empire, il crée une maison d'impression sur étoffes et, en 1864, il est à l'origine de la création de la Chambre syndicale des dessinateurs, qui adhère ensuite à la Première Internationale.

Lorsque la France déclare la guerre à la Prusse en juillet 1870, il est signataire du manifeste de la section parisienne de l'Internationale dénonçant la guerre. Membre de la garde nationale, il participe aux combats durant le siège de Paris de 1870, puis il prend une part active à la Commune de Paris, dont il est élu membre pour le 2^e arrondissement. Il siège à la commission des Services publics. Il participe aux combats de la Semaine sanglante. En juin 1871, caché dans Paris, il compose son poème *L'Internationale* et se réfugie en Angleterre. Condamné à mort par contumace le 17 mai 1873, il s'exile aux États-Unis, d'où il organise la solidarité pour les communards déportés. C'est de là aussi qu'il adhère à la franc-maçonnerie, puis au Parti ouvrier socialiste d'Amérique. Ruiné et à demi paralysé, il revient en France après l'amnistie de 1880, mais vieilli prématurément, il meurt dans la misère.

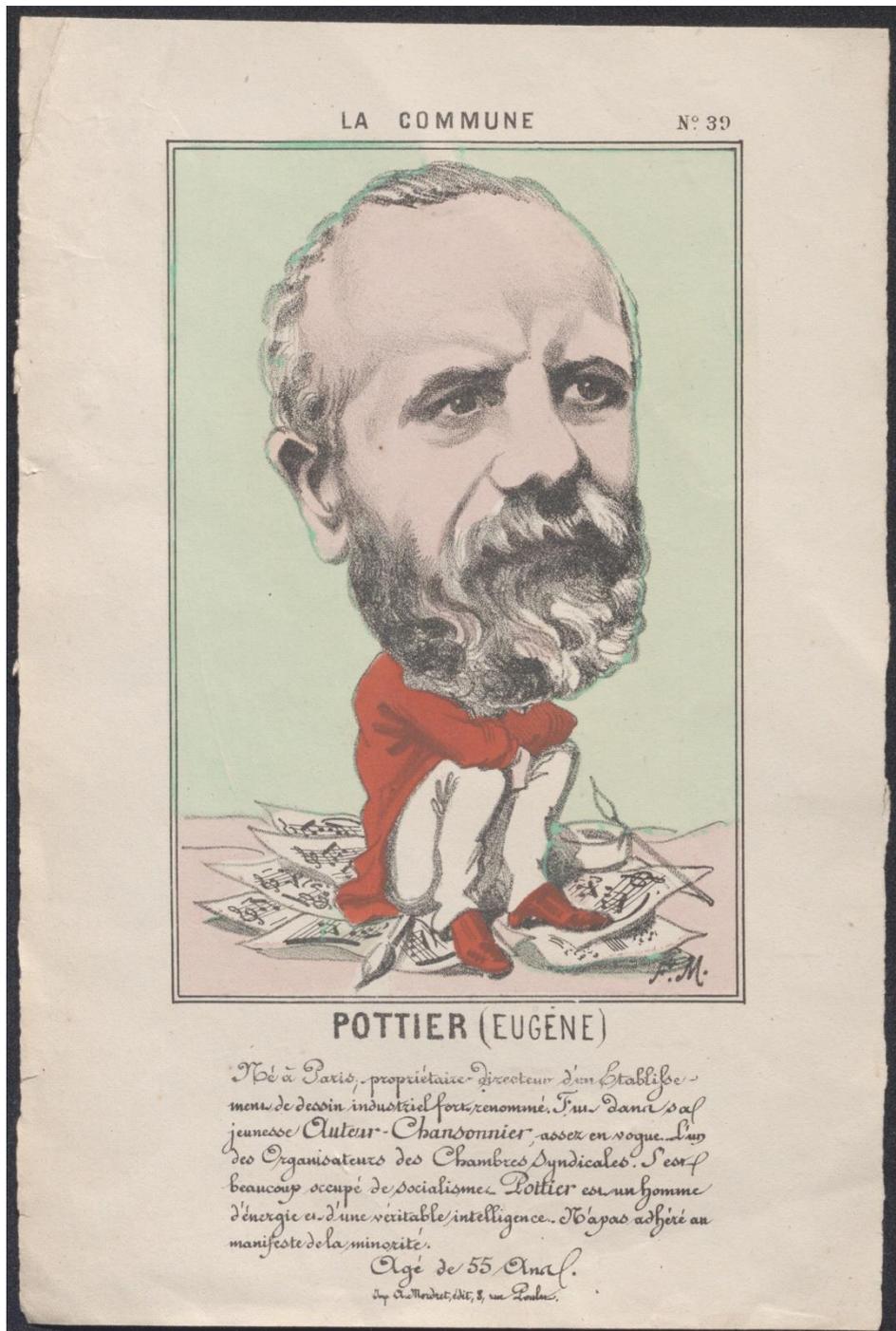
Portrait d'Eugène Pottier. 1870-1871

Photographie d'Etienne Carjat
Collection P.Fonteneau



Portrait-charge d'Eugène Pottier

Journal *La Commune*. 1871. 26 x 17 cm
Collection P. Fonteneau



Eugène Pottier vêtu de rouge est assis sur ses partitions de chansons révolutionnaires. L'inscription mentionne que « *Pottier est un homme d'énergie et d'une véritable intelligence* ».

Facture du commerce d'étoffes dirigé par Eugène Pottier. Août 1871.
Calicots écrus & blancs. Eugène Pottier, 29 rue des jeûneurs. Paris
 Collection P. Fonteneau

PERCALES		CALICOTS ÉCRUS & BLANCS		CRETONNES	
ET		A. M. LE BOYTEUX, O. GARNOT & POTTIER		POUR	
BRILLANTES		EUGÈNE POTTIER		LA TROUPE	
Rue des Jeûneurs, 29					
<i>Monsieur L. Garrigues à Cahors Poi.</i>					
<i>Pour vente et livraison des articles dont suit facture payable dans Paris au comptant.</i>					
<i>Expédié en 1 Balles J. G. N. 266 entremise de Orléans P.V.</i>					
PARIS, le 18 Août 1871					
25 M	4	Madagascar	75 78	303	38 115 15
375	3	Renforcé ménage	75 74	149 7	65 97 30
12	1	Cretonne	36		60 51 80
15	1	"	63		65 41 40
PN	1	Signé maté	32		85 24 20
					<i>9 pes</i>
					<i>332 85</i>
<i>reçu</i>					

Eugène Pottier a commencé sa carrière professionnelle comme dessinateur sur étoffes et sous le Second Empire connut une situation sociale relativement prospère car il possédait le premier atelier de peintures sur étoffes de Paris. Il participa à la fondation en 1867, de la Chambre syndicale des dessinateurs sur étoffes qui s'affilia par la suite à L'Internationale à laquelle il adhéra en avril 1870.

Couverture de la Partition *L'internationale*

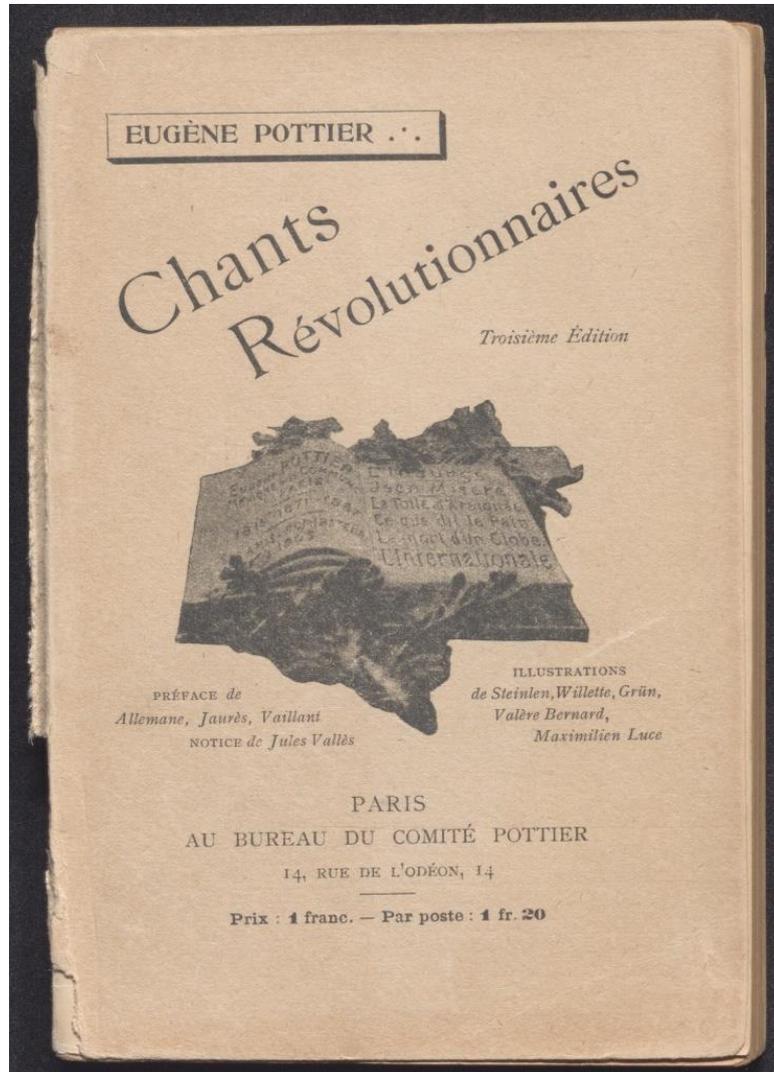
Paroles d'Eugène Pottier. Musique de Pierre Degeyter.
Collection P. Fonteneau



C'est en 1871 pendant la Commune qu'Eugène Pottier écrit un poème intitulé *L'Internationale*. Mais ce n'est qu'après sa mort en 1887 qu'il en conquiert une gloire mondiale. La musique fut composée à Lille en 1888 par Pierre Degeyter (1848-1932), ouvrier et musicien belge. Chantée avant tout dans le Nord, elle gagna la France, à partir du moment où elle fut entonnée au congrès des organisations socialistes à Paris en 1899, puis par les communistes après la scission en 1920 entre les deux partis. L'URSS en fit son hymne national jusqu'à la Seconde guerre mondiale.

Ce chant est illustré par la représentation d'une femme drapée de rouge, coiffée d'un bonnet phrygien symbolisant la Révolution. Elle tient de la main gauche des chaînes brisées et de la main droite la hampe du drapeau rouge, au nom de l'Internationale. Elle piétine les privilèges et les monopoles de l'Eglise et de l'Armée, symbolisés par une crosse épiscopale et un sabre brisé, pour favoriser le réveil des classes populaires comme il est dit dans le 1^{er} couplet : « *Debout ! les damnés de la terre, Debout les forçats de la faim, ...Foule esclave debout* »

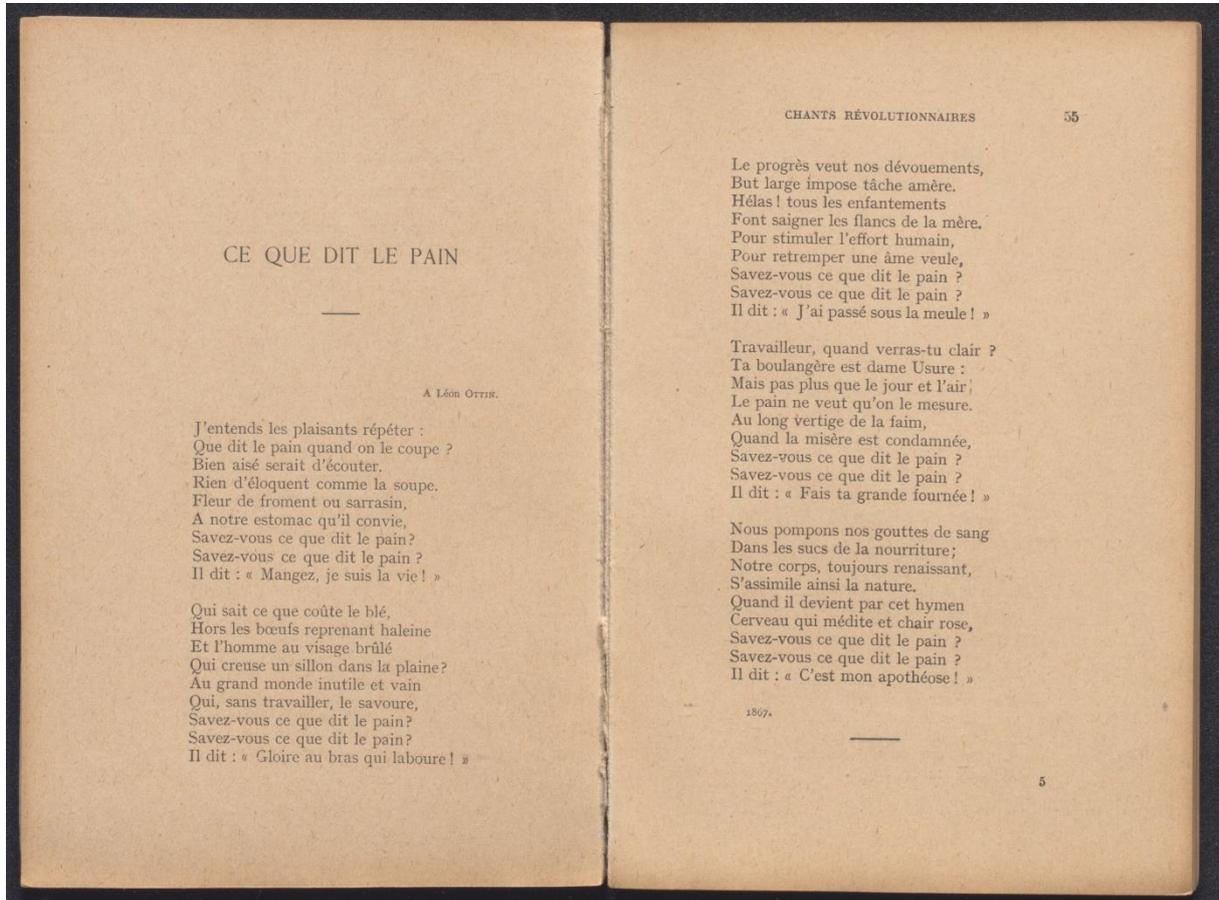
Livre. Chants révolutionnaires. 3^{ème} édition. Bureau du Comité Pottier. Paris
Collection P. Fonteneau



Cette édition est préfacée par Jean Jaurès, Edouard Vaillant et Jean Allemane, syndicaliste et communard déporté. Elle décrit ainsi Eugène Pottier et son œuvre artistique :

« Pottier fut et demeurera un des plus vaillants glorificateurs de la Commune de Paris, le chantre incomparable des souffrances et des révoltes du prolétariat.....Et dans ce livre, le militant sans peur, ni reproche que fut Pottier dresse ses protestations hardies contre la Trinité criminelle que constitue la plus formidable oppression dont les êtres humains aient eu à souffrir : la Religion, le Militarisme et la Propriété individuelle ! »

Chant : Ce que dit le pain



Ce poème, écrit en 1867, est dédié au peintre Léon-Auguste Ottin (1836-1916). Si le thème fait allusion de manière politique au dur travail des paysans et des ouvriers, sa versification reste très classique avec des strophes de 9 vers impairs composées de 13 syllabes, aux rimes croisées.

Chanson : **Bonhomme en sa maison**. Paroles d'Eugène Pottier.

Musique de P. Forest. Journal *La Carmagnole*. n°3. 3 octobre 1896

Collection P. Fonteneau

Première Année. — N° 3. LE NUMÉRO 10 CENTIMES LE NUMÉRO Samedi 3 Octobre 1896.

BUREAUX DU JOURNAL :
9, rue Damrémont, à Paris.

LA CARMAGNOLE
Journal Socialiste Révolutionnaire

Paraissant tous les Samedis

Secrétaire de la Rédaction: L. DUBREUILH
RÉDACTEUR EN CHEF: Henri TUROT
Adresser tout ce qui concerne l'Administration au citoyen FOREST, 9, rue Damrémont, à Paris.

ABONNEMENTS
PARIS ET DÉPARTEMENTS
Six mois..... 3 fr.
Un an..... 6 —
ÉTRANGER
Six mois..... 4 fr.
Un an..... 8 —

Los manuscrits non insérés ne sont pas rendus

SOMMAIRE

Adresse au Tsar.....	HENRI TUBOT.
Braconniers.....	MARCEL SEMBAT.
La Leçon des Aloés : Les Vrais Criminels.....	RODÉSPIÈRE.
Frères Révolutionnaires.....	LE VIEUX COBELDEN
A la Lanterne.....	A. CALIS.
La Commune par les Communes : Comité Central et Commune.....	HENRI PLACE.
Bulletin Révolutionnaire.....	

MUSIQUE DE P. FOREST

BONHOMME EN SA MAISON

PAROLES D'EG. POTTIER

Allegro

REFRAIN



Jacques bonhom - me, Triple oi - son, Ta rès pas

COUPLÉ

mâitre en ta maison Qu'ad nous y som - mes. U - ra ban - de

de che.na.pans En - va hit son humble habi.ta - cle, Cha.cun deux

vit à ses dé - pens Lo ru.doy.ant fort s'il re - na - cle.

II

L'an d'eux, nommé monsieur Milliard,
Lui raffe moissons et cueves.
Et sans payer un rouge liard
L'oblige à faire ses corvées. au refrain

III

Un autre, noir comme un corbeau,
L'aït bêtat, la face vermeille,
Lui dépeint sa mièrre en beau
Et lui vend du ciel en bouteille. au refrain

IV

Un autre, à mufle d'argousin,
Qui semble un dogue prêt à mordre
Propoquant exprès du bossin,
A coups de trique remet l'ordre. au refrain

V

Un autre, juge fort humain,
Capturant les larcins de la bande,
Nous prouve clair, le côté en main,
Que les volés payent l'amende. au refrain

VI

Que fit Jacques. Il jout gros jeu,
Et las d'nutties batailles,
A la bicoque il mit le feu
Et rûit toutes ces canailles. au refrain



L'illustration montre un paysan repoussant avec vigueur ceux qui profitent de son travail : le bourgeois, le militaire, le juge et le prêtre.

Chanson : Quand viendra-t-elle ? Paroles d'Eugène Pottier.
Musique de P. Forest. Journal La Carmagnole. n°9. 14 novembre 1896
Collection P. Fonteneau

Première Année. — N° 9. LE NUMÉRO 10 CENTIMES LE NUMÉRO Samedi 14 Novembre 186.

BUREAUX DU JOURNAL.
9, rue Darnémont, à Paris.

LA CARMAGNOLE
Journal Socialiste Révolutionnaire
Paraissant tous les Samedis

ABONNEMENTS :
PARIS ET DÉPARTEMENTS 3 fr.
Un an..... 6 —
ÉTRANGER..... 4 fr.
Six mois..... 4 fr.
Un an..... 8 —

Secrétaire de la Rédaction : L. DUBREUILH
RÉDACTEUR EN CHEF : HENRI TUROT
Adressez tout ce qui concerne l'Administration au citoyen FOREST 9, rue Darnémont, à Paris.

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS

SOMMAIRE

Éléusite..... LA RÉDACTION.
L'Hospice à Coquins..... ALBERT GOULLE.
Trestaux Révolutionnaires..... LE VIEUX CORDELIER.
A la Lanterne..... A. CARA.
La Légion des Aînés..... AMILCARE CIPRIANI.
La Commune par les Communes :
La Mort de Flourens.....
Bulletin Révolutionnaire.....

MUSIQUE DE P. FOREST

QUAND VIENDRA-T-ELLE ? PAROLES DE E. POTTIER

Allegretto

J'attends u - ne bel - le U - ne belle en - fant,
J'ap - pel - le, j'ap - pel - le, Jen parle au pas - sant,
Ah ! je l'attends, je l'at - tends, L'at - tend - drai - je en - core long - temps !

II
J'appelle, j'appelle,
J'en parle au passant.
Que suis-je sans elle ?
L'un agonisant. au refrain

VII
Détail, on m'attelle,
Esclave, on me vend.
La guerre est cruelle,
L'usurier pressant. au refrain

III
Que suis-je sans elle ?
L'un agonisant.
Sans rien sous la dent.
L'autre boit mon sang. au refrain

VIII
La guerre est cruelle,
L'usurier pressant.
L'un suce ma moelle,
L'autre boit mon sang. au refrain

IV
Je vais sans semelle,
Sans rien sous la dent.
Trains quand il gèle,
Sans gîte souvent. au refrain

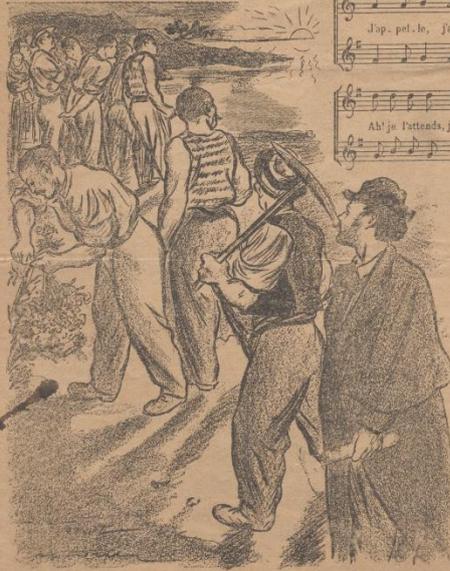
IX
L'un suce ma moelle,
L'autre boit mon sang.
Ma misère est telle,
Que j'en suis méchant. au refrain

V
Trains quand il gèle,
Sans gîte souvent.
J'ai dans la cervelle
Des mots et du sent... au refrain

X
Ma misère est telle,
Que j'en suis méchant.
Ah ! viens donc, la belle,
Guérir ton amant ! au refrain

VI
J'ai dans la cervelle
Des mots et du sent.
Détail, on m'attelle,
Esclave, on me vend. au refrain

REFRAIN
Ah ! je l'attends, je l'attends,
L'attendrai-je encore longtemps ?



Cette chanson est elliptique car ce qu'attendent les travailleurs n'est pas nommé :
« J'attends une belle enfant. Ah, je l'attends, je l'attends, l'attendrais-je encore longtemps ? »
Sur l'illustration, on voit les travailleurs contempler un soleil levant, est-ce celui d'une nouvelle ère, d'une nouvelle société plus équitable qu'ils attendent ?

La postérité d'Eugène Pottier

Carte postale. Tombe d'Eugène Pottier. Cimetière du Père Lachaise. Paris

Collection P. Fonteneau

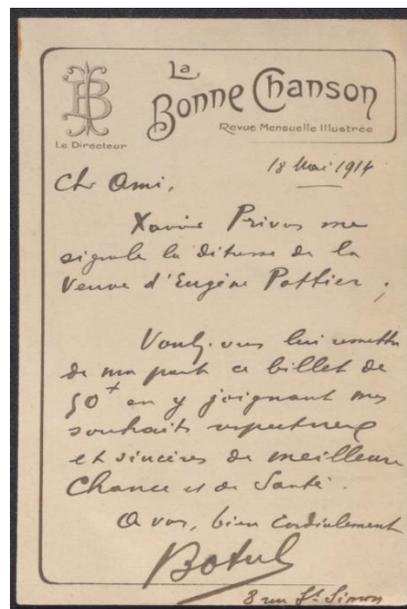


Eugène Pottier est inhumé en 1887, mais ce n'est qu'en 1905 qu'est apposée cette plaque portant l'inscription suivante : A gauche : la dédicace : *Au chansonnier Eugène Pottier, membre de la Commune de Paris. 1816-1871-1887. Ses amis et admirateurs. 1905.*

A droite, ses chants les plus célèbres : *l'Insurgé. Jean Misère. La Toile d'Araignée. Ce que dit le Pain. La mort d'un globe. L'Internationale.*

Lettre de Théodore Botrel concernant une aide financière pour la veuve d'Eugène Pottier.

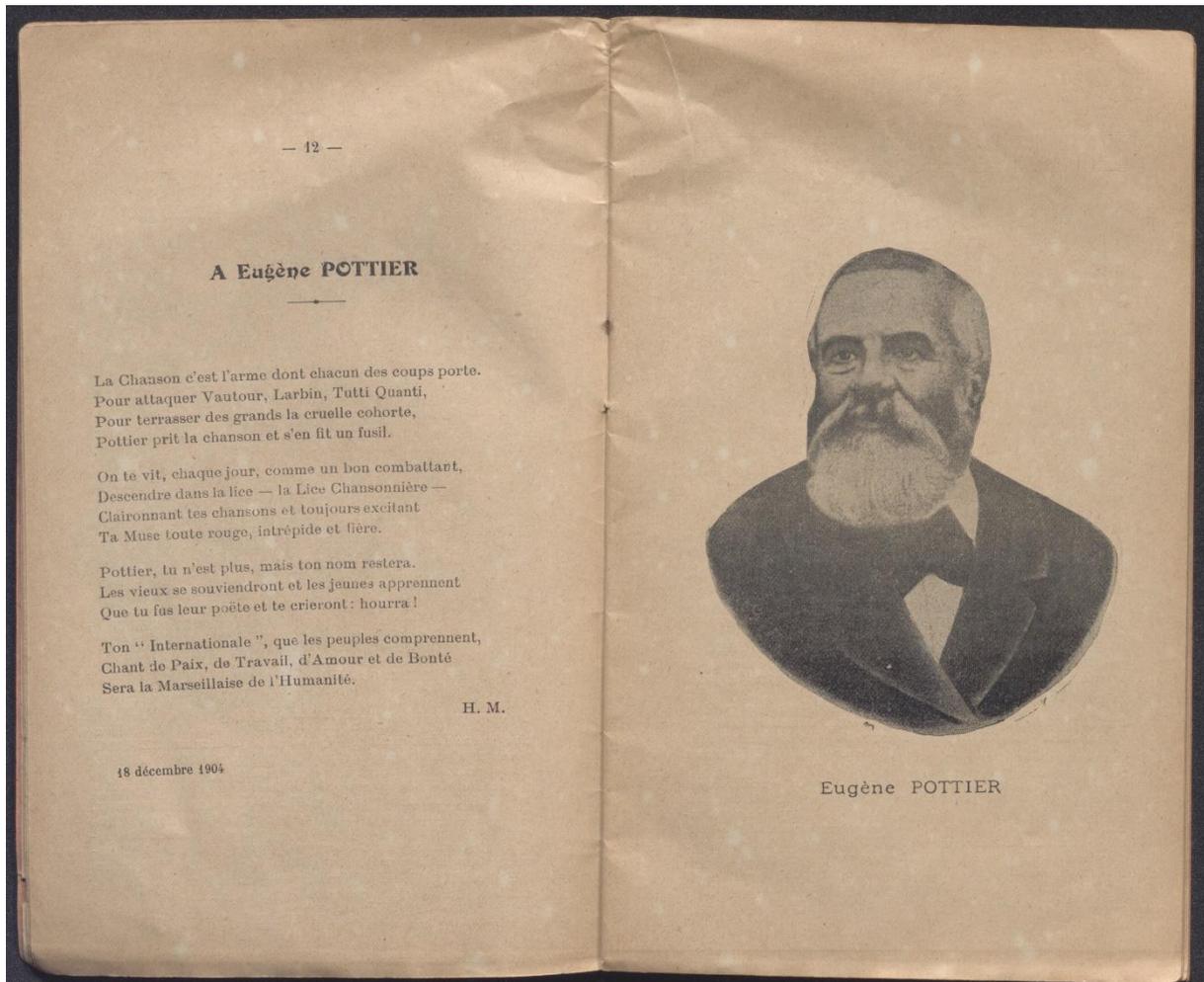
18 mai 1914. Collection P. Fonteneau



Les amis d'Eugène Pottier ne se contentèrent pas de mettre une plaque sur sa tombe. Ils aidèrent aussi financièrement sa veuve comme en témoigne cette lettre de Théodore Botrel (1868-1925), directeur de la revue *La Bonne Chanson*, mais plus célèbre pour être l'auteur de *La Paimpolaise*.

Ernest Museux (1853-1917) connut une certaine audience en tant que poète populaire et adhéra au Parti ouvrier. Il fut, en 1888, secrétaire du « Cercle Germinal » auquel avait appartenu Eugène Pottier et à qui, il dédie cet almanach en 1912. La référence à la Révolution de 1789 n'est pas uniquement dans l'appellation de citoyen pour son auteur Ernest Museux, mais le calendrier de l'année 1912 est décliné selon le calendrier républicain les jours (primedi, duodi, etc), les mois (Vendémiaire, Brumaire etc), l'année (120^{ème} année et surtout les prénoms des saints remplacés par des noms de légumes, animaux, roches, métaux, etc....

Un poème est particulièrement dédié à Eugène Pottier : « *Pour terrasser des grands, la cruelle cohorte/Pottier prit la chanson et s'en fit un fusil.* »



Artistes fédérés et musiciens engagés

La Fédération des artistes de la Commune de Paris

Elle est créée le 13 avril 1871 à l'appel du sculpteur Hippolyte Moulin, du poète Eugène Pottier et du peintre Gustave Courbet, qui était déjà président de la Commission des Arts, chargée depuis septembre 1870, de la sauvegarde des musées et monuments. **Les 400 participants se constituent en une Fédération des artistes et adoptent un programme révolutionnaire,** publié dans le journal officiel du 15 avril : « *Les artistes de Paris se constituent en Fédération et décrètent l'égalité des droits entre les métiers d'art, la libre expansion de l'art dégagé de toute tutelle gouvernementale et de tous privilèges. Ils repoussent d'une manière absolue toute exhibition mercantile tendant à substituer le nom de l'éditeur ou du fabricant à celui du véritable créateur.* »

La culture doit être accessible à tous notamment par l'ouverture des musées et des bibliothèques, mais les prêts sont interdits car certaines personnes se permettaient de se faire des bibliothèques personnelles en empruntant des livres qu'ils rendaient rarement. Des cours d'éducation populaire sur l'art sont organisés.

Comme la culture commence à l'école. Edouard Vaillant, délégué à l'enseignement depuis le 20 avril, institue l'école laïque, gratuite et obligatoire ouverte à tous, garçons et filles, 15 ans avant la promulgation des lois de Jules Ferry. Il organise aussi l'enseignement professionnel avec le rôle prépondérant des métiers d'art.

Les théâtres doivent aussi être considérés comme des établissements d'instructions et dirigés par des associations et non des sociétés commerciales.



Portrait charge de Courbet. Journal *La Commune*. AD37 230 J 851

La Fédération artistique

Créée mi-avril 1871, elle regroupe, sous la présidence de Saint-Aubin, plus de 600 adhérents : compositeurs, auteurs, artistes dramatiques et lyriques. La Commune met à la disposition de la fédération les salles de spectacle non occupées et appartenant à la Ville de Paris notamment pour organiser des spectacles au bénéfice des veuves, blessés, orphelins et nécessiteux de la garde nationale.

Affiche de concert.

Commune de Paris. Palais des Tuileries. Trois grands Concerts. Jeudi prochain 11 mai 1871 à 7 h 1/2 du soir, au profit des veuves et des orphelins de la République.

Collection P.Fonteneau

COMMUNE DE PARIS
PALAIS DES TUILERIES
SOUS LE PATRONAGE DE LA COMMUNE ET DU CITOYEN D. ROUSSELLE
JEUDI PROCHAIN 11 MAI 1871, à 7 HEURES 1/2 DU SOIR
Entrée au Palais dès 6 heures du soir

TROIS GRANDS CONCERTS
SIMULTANÉS
Salon des Maréchaux — Galerie de Diane — Salle du Théâtre
AU PROFIT DES VEUVES ET DES ORPHELINS DE LA RÉPUBLIQUE

PROGRAMME

La Lyre d'Abrain.
par M^{lle} AGAR, de la Comédie Française.
Salut à la France.
Chanté par M^{lle} DOMERGUE.
Chansonnette.
Par M^{lle} ZESSEYER.
La Voie de la France. — Passé, Présent et Avenir.
De BENZA.
Par M^{lle} BORDAS, du Concert Parisien.
Air du Bal masqué.
Par M. AUBERT, du Théâtre-Lyrique.
Solo de violoncelle.
Par M. ÉMILE NORMAN.
La Journée de Châteaudun.
Par M. HENRI ROZE, de l'Odéon.
Chansonnettes comiques par M. GUILLOT.

Duo de la Nocturne de Portici.
Par M^{lle} ARMANDI et AUBERT.
Le Lion surpris.
Par M. ROUSSEL DE MÉRY, le poète populaire.
Souvenir de Bigoletto.
Composé et exécuté par M. DANÉ, de l'Opéra.
Le Drapeau.
S'ANDR DELPIT.
Par M^{lle} CAMILLE ANDRÉ, de l'Opéra.
Le Roi s'amuse.
Par M. SYTTER, de l'Athénée.
Solo de piano.
Par M. GEORGES HESSE.
Ses maudits, Bouparis,
Poésie de F. DESAIGUES,
Dite par l'auteur.

TROIS GRANDS ORCHESTRES
D'HARMONIE ET DE SYMPHONIE
300 Exécutants
Ouvertures. — Pas redoublés. — Marches. — Chants patriotiques. — Solos de piston et de divers autres instruments.
Chefs d'orchestre, MM. Ch. DOMERGUE, GOUDÉSON et SCHNEIDER

Premières, 5 fr. — Secondes (Galerie de Diane et théâtre), 2 fr.
ENTRÉE PAR LA PLACE DU CARROUSEL. ENTRÉE AU JARDIN RÉSERVÉ, 50 C. JEUDI À PARTIR DE 5 HEURES DU SOIR.

Les billets payés à l'avance qui, en raison des affluences, n'ont pu être remis au concert de samedi dernier 6 mai, donneront droit à l'entrée aux concerts de jeudi prochain 11 mai. Ces billets devront être visés, au Palais des Tuileries, jeudi, de midi à quatre heures; autrement, ils ne seraient pas valables.

1169 Paris. — Typ. Morris père et fils. rue Anselmi, 64, Paris.



Portrait de Melle Agar.
Photographie de Carette,
Lille. Collection P.Fonteneau

Parmi les artistes, à l'affiche, de ce programme musical figure Melle Agar, de la Comédie Française.

Marie Léonide Charvin dite Agar (1832-1891) fut avec Sarah Bernhardt une des célèbres tragédiennes de la fin du 19^e siècle. Elle entra à la Comédie Française en 1863. Pendant la Commune de Paris, elle se produisit à plusieurs reprises pour des concerts caritatifs.

Ordre de Service du 19 mai 1871 pour se rendre à une réunion à l'Alcazar.

Carte avec cachet rond portant l'inscription : « République Française - Fédération Artistique - Garde Nationale de la Seine ».

Collection P.Fonteneau



Billet d'entrée du Festival de la Place de la Concorde du 21 mai 1871.



Jules PACRA (1832-1917)

Cet artiste participa activement à la vie artistique sous la Commune de Paris (1871). Il a présidé l'assemblée des membres de la Fédération artistique en 1871 et a été le décisionnaire de la nomination d'un comité organisateur des représentations théâtrales à donner en faveur des blessés, des veuves, des orphelins, de toutes les victimes des atrocités de la Garde Nationale. Pacra joua un rôle actif en vue de « la fusion de tous les éléments de la grande famille artistique ». Le 18 mai 1871, il participa à la représentation de bienfaisance donnée au Théâtre Lyrique, sous le patronage des membres de la Commune de Paris. Il créa par la suite « *les concerts Pacra* » et devint l'un des organisateurs des mutuelles et associations de défense des artistes.

Portrait de Jules Pacra. Photographie de H. Méderic.

Crayon-portrait au gélatino-bromure d'argent. Début 20^e siècle. 30 x 24 cm
Collection P.Fonteneau

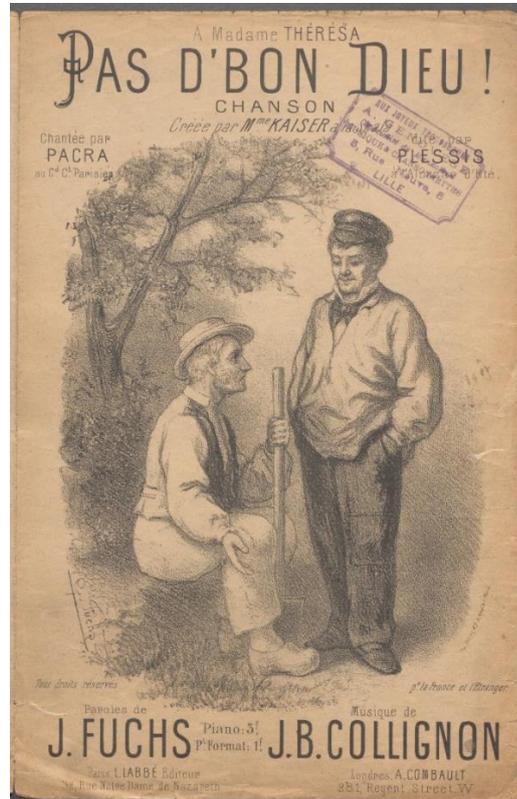
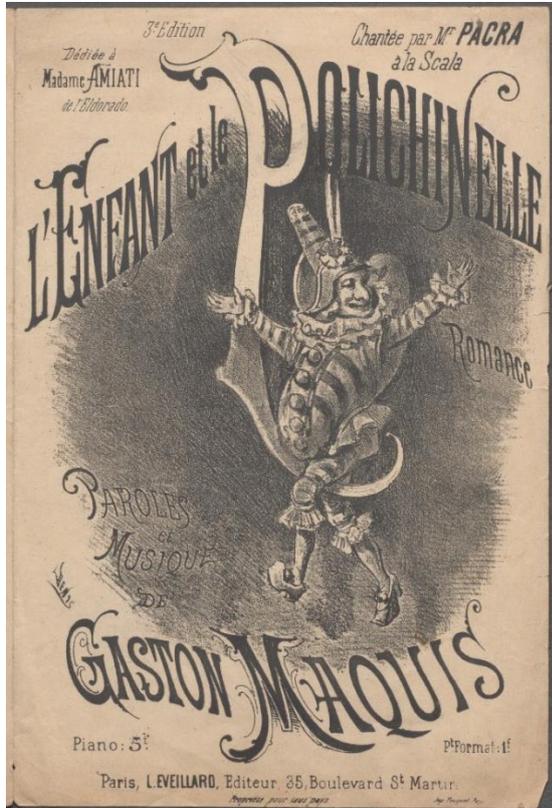


Partitions de chansons interprétées par Jules Pacra

L'enfant et le Polichinelle. Paroles et musique de Gaston Maquis

Pas d'Bon Dieu. Paroles de J. Fuchs. Musique de J.B Collignon.

Collection P.Fonteneau



Affiche réalisée en mai 1968. Collection P.Fonteneau



Pacra désigne le nom d'une salle de spectacle, dirigée par la famille Pacra, située à Paris, 10 boulevard Beaumarchais, où eurent lieu en mai 68 de nombreux concerts contestataires.

Henry Charles LITOLFF(1818-1891)

Il commence l'étude du piano à 12 ans, et est remarqué par Ignaz Moscheles, un virtuose qui le prend sous sa protection. En 1851 il épouse la veuve de Gottfried Martin Meyer, fondateur d'une maison d'édition musicale qui prend alors le nom de *Meyer & Litolff* et qui diffusa un grand nombre d'œuvres à bon marché. En 1871, il s'engage dans la Commune de Paris et devient membre actif de la Fédération artistique. Il a écrit 5 concertos symphoniques avec piano et une douzaine d'opérettes.

Portrait d'Henry Litolff (1818-1891)

Photographie de Pierre Petit

Collection P.Fonteneau

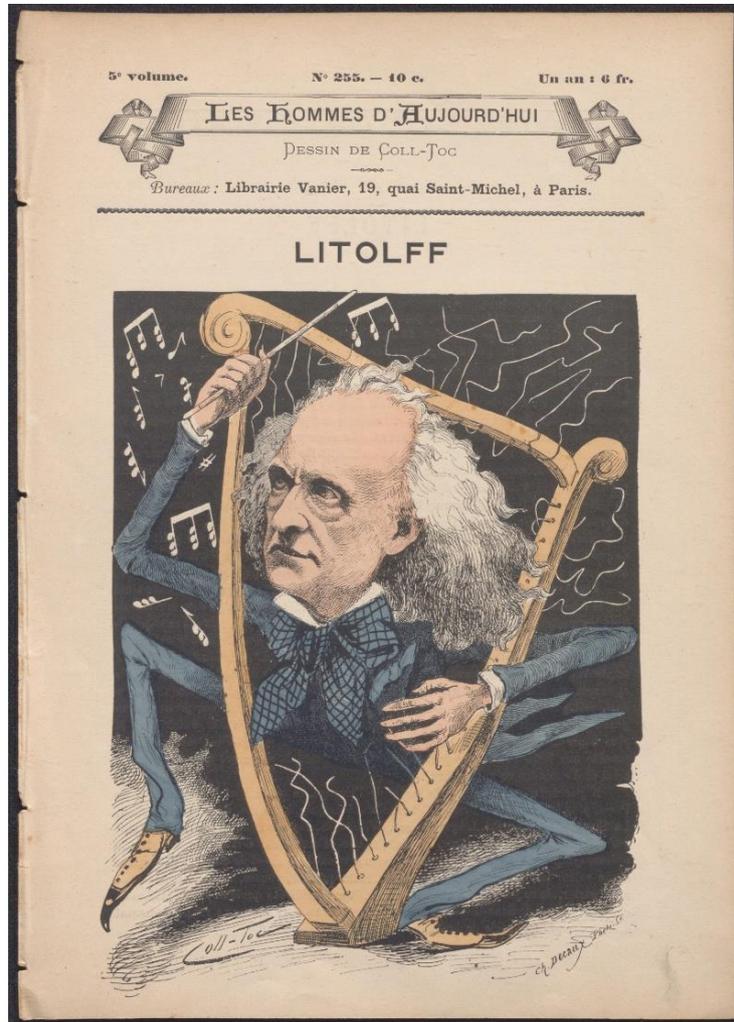


Portrait charge de Litolff.

Journal *Les Hommes d'aujourd'hui*. n°255. 1886

Dessin de Coll-Toc. Texte de Pierre et Paul

Collection P.Fonteneau



Coll-Toc est un pseudonyme qui désignerait un duo de caricaturistes, Alexandre **Collignon** et Georges **Tocqueville**. Caricaturant les hommes célèbres à partir de 1882, leur travail fait la première page des *Hommes d'aujourd'hui*. Peu à peu, Collignon travaille seul sous ce pseudonyme ; il illustre également des partitions de chansons, puis d'autres revues, ce qui lui assure une renommée certaine.

Henry Litolff est représenté à travers une harpe, dont les cordes cassées s'échappent de manière échevelée. Il tient de sa main droite sa baguette de chef d'orchestre. Pierre et Paul, les auteurs de la notice biographique le présentent ainsi : « *Il parcourut la plus grande partie de l'Europe, se faisant applaudir partout, tour à tour comme compositeur, pianiste et chef d'orchestre ; semant sur son chemin opéras, symphonies, ouvertures, concertos, morceaux de piano et de chant, œuvres d'une valeur incontestable, mais inégales, fantasques, fiévreuses à l'image de sa jeunesse agitée et nomade.* »

Partitions de chansons

La Canaille

Paroles d'Alexandre Bouvier. Musique de Joseph Darcier
Collection P.Fonteneau

Cette chanson écrite en 1865 met en avant les travailleurs manuels de Paris, ainsi que les intellectuels ou les artistes proches du peuple : ceux qui sont méprisés par les bourgeois et traités par eux de « canaille » mais dont l'auteur est fier de faire partie. Dans son respect du peuple et l'exaltation de son patriotisme, le texte annonce à la fois l'engagement populaire dans la guerre franco-prussienne, dès qu'elle fut la guerre de la République, et la Commune de Paris.

Alexis Bouvier (1836-1892), né dans une famille ouvrière fut un auteur prolifique. Dans ses chansons, ses livrets d'opérette ou ses romans, il retrace les scènes de rue ou d'ateliers ou des nouvelles dramatiques qui lui permettent de conter la misère sociale qu'il a côtoyée.



Chanson dite Bouffonnerie. *Le Sire de Fisch Ton Kan*

Collection P.Fonteneau



LE SIRE DE FISCH TON KAN
BOUFFONNERIE
Créée par J. ARNAUD, au Th. de l'Ambigu.
Reprise par J. PERRIN, Cirque National.

LE SIRE DE FISCH-TON-KAN
BOUFFONNERIE.
Paroles du citoyen: PAUL BURANI. Musique du citoyen: ANTONIN LOUIS.
Créée par J. ARNAUD, au Théâtre de l'Ambigu.

Reprise par PERRIN, au Cirque National.

Mod. imperialement.

I. C. Il avait un' moustach' é_nor-me. Un grand sabre
-et des croix partout, partout, par.tout! Mais tout ça c'était pour la
for-me. - Et ça nser-vait à rien du tout, Rien du tout
C'était un fa-meux ca-pi-tai-ne Qui t'nait a-
-vant tout à sa peau, A sa peau! Un jour il voit qu'on sabre
Igé-ne. Aux en-nemis il en fait ca-deau, Quel beau ca-
1. 2. REFRAIN, résolu-te.
-deau! - Vià le sir' de Fisch-ton-Kan, Qui s'en va-t-en
guerre, En deux temps et trois mou-vements Sans de-vant der-
-vi-e-re, Vià le sir' de Fisch-ton-Kan Qui s'en va-t'en
guerre, En deux temps et trois mou-vements Ba-dingue't fich'-ton-
camp L'pèr la mèr' Ba-dingue' à deux sous tout L'pà-quet
L'pèr' la mèr' Ba-dingue' et l'pè-tit Ba-din-guet!

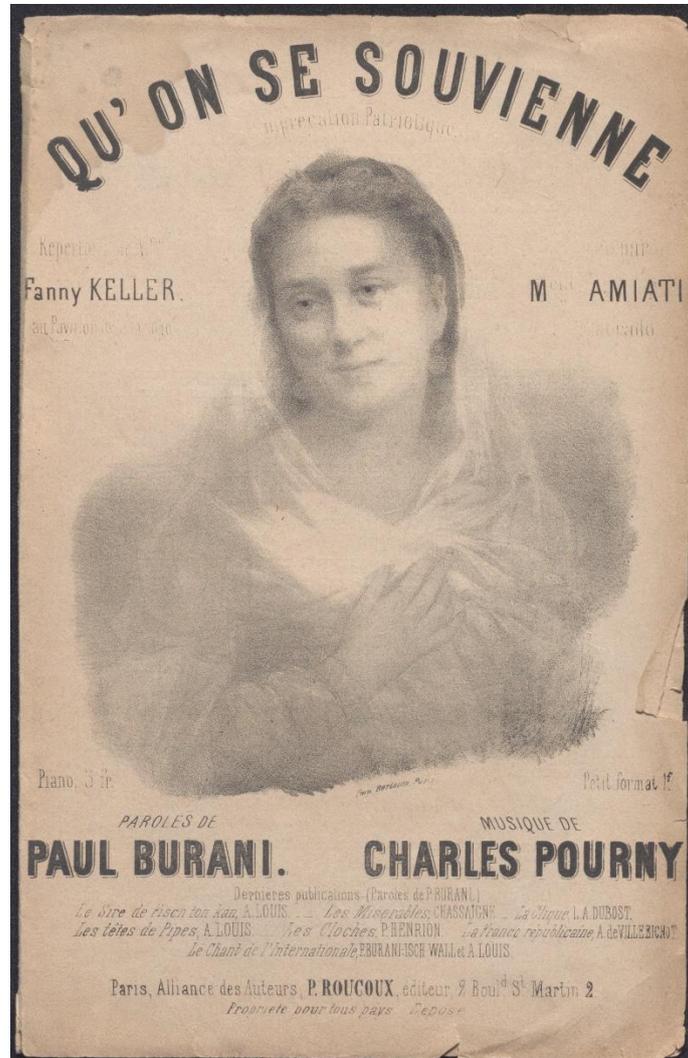
Im-pression des Auteurs P. ROUCOUX Editeur, 2, B. S. Martia.

Cette chanson a été écrite en 1870 par Paul Burani sur une musique d'Antonin Louis. Elle fut créée par Joseph Arnaud au Théâtre de l'Ambigu et reprise par Jules Perrin au Cirque National.

Ce chant est avant-coureur de la Commune de Paris. Il fustige l'Empereur Napoléon III, qui, avec son état-major de ganaches et de traîne-sabres parfaitement incompetents, mena la France au désastre et à la défaite de Sedan, d'où les nombreux jeux de mots contenus dans cette chanson.

Sous la Commune, cette chanson vengeresse contre l'Empire et ses militaires incapables, chanson de surcroît entraînante, fut reprise par les insurgés parisiens.

Qu'on se souviennne. Imprécation patriotique.
Paroles de Paul Burani. Musique de Charles Pourny
Collection P.Fonteneau



Urbain Roucoux dit Paul Burani [anagramme d'Urbain] (1845-1901) composa de nombreuses chansons qui furent très populaires. Pendant la Commune de Paris de 1871, dont il est un ardent partisan, il crée la Fédération artistique (des artistes dramatiques, lyriques...) qui va organiser des concerts de soutien à la Commune. Après quelques années passées en Belgique, il revient en France et crée *La Chanson illustrée*. Il y fait paraître des chansons satiriques qui lui valent trois mois de prison en 1874. Il devient ensuite chroniqueur, échetier et critique dramatique. À partir de 1877, il écrit, seul ou en collaboration, des comédies et des vaudevilles qui connaissent un certain succès, ainsi que des livrets d'opéras-comiques.

Ce chant *Qu'on se souviennne* fait allusion à la guerre franco-prussienne de 1870.

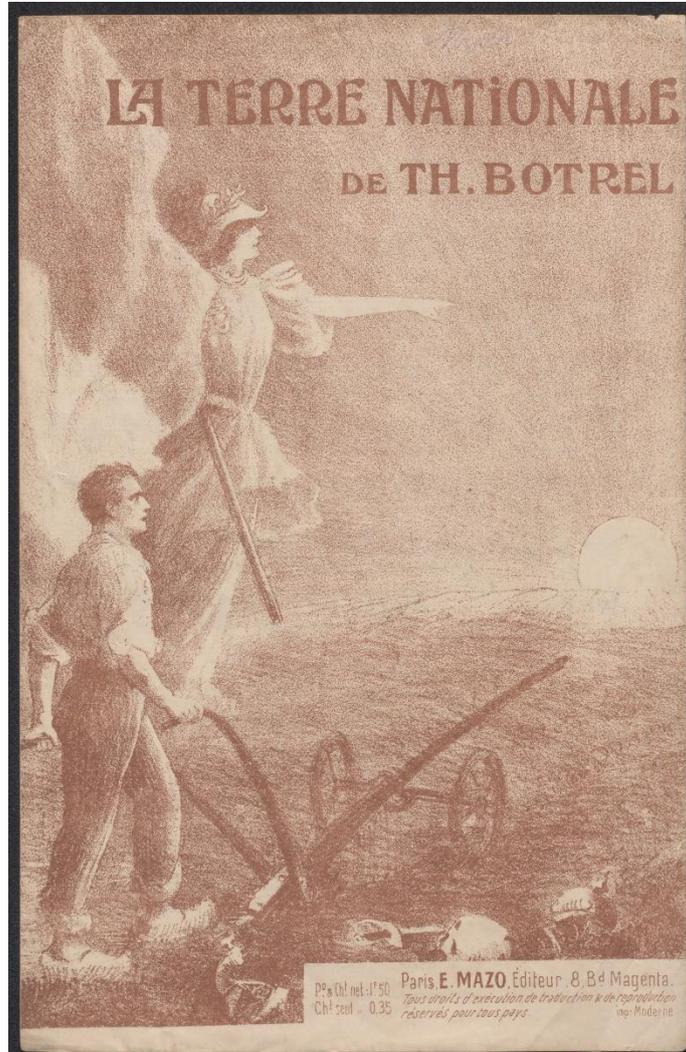
« Il faut que le grand jour se fasse sur l'ombre de tant de combats, qu'on connaisse enfin ces soldats, que nul n'a pu voir face à face. O France, O France, que ton cœur palpite de rage et de haine. Et des outrages du vainqueur. Qu'on se souviennne, Qu'on se souviennne ».

La Terre nationale.

Réponse à l'Internationale dédiée à tous les patriotes français

Paroles et musique de Théodore Botrel. 1903-1905

Collection P.Fonteneau



Théodore BOTREL (1868-1925), connu pour sa chanson *La Paimpolaise* fut aussi un chanteur engagé dans l'actualité politique. En 1903, il définit ainsi son rôle :

*Je ne fais pas de politique / Et ne suis qu'un barde rustique/ Qui, libre, chante son refrain/
En semant son modeste grain/ Dans les sillons du champ Celtique/ Ecoute qui veut ma Chanson
/ Récolte qui veut ma Moisson ! "* (Coups de Clairon).

Il « détourne » ainsi les chants existants. En 1902 il écrit *La Catholique* sur l'air de *la Carmagnole* et quelques années plus tard *La Terre nationale*, réponse à *l'Internationale*, où il exalte le patriotisme et permet aux catholiques conservateurs de répondre à leurs adversaires athées et républicains par d'autres chansons que des cantiques, avec notamment ce refrain : "*C'est la Terre nationale/ Qui de nos morts est l'immense tombeau/ Pour garder la Terre natale/ Soyons tous prêts à risquer notre peau/ Pour la Terre nationale/ Serrons nos rangs sous le même drapeau*".

L'enfant de la Forêt noire

Chansonnette tyrolienne. Paroles d'Isch Wall
Collection P.Fonteneau



Alfred WALL dit ISCH-WALL (1839 -) fut membre de la Fédération des auteurs et artistes des théâtres et concerts sous la Commune de Paris). Sergent-fourrier au 54^e bataillon fédéré, il fut condamné par contumace, le 22 octobre 1872, par le 6^e conseil de guerre, à la déportation dans une enceinte fortifiée. Il se réfugia en Belgique. Il réussit à faire éditer trois chansons "à vrai dire assez conformistes" *Demain !* et *Les Trois couleurs* en 1872, et *Paris qui chante* en 1873. Il fut amnistié le 20 mars 1879.

Cette chanson évoque la vie d'une jeune fille, qui pour gagner de l'argent, réalise des petits objets en bois. Elle est séduite par un Parisien, se rend à Paris, mais ne le retrouvant pas, décide de revenir en Suisse avec l'espoir « *de dénicher un grand seigneur.* »

Pour conclure cet aperçu du panorama artistique pendant cette période troublée de la Commune de Paris (1871), laissons la parole aux poètes :



*Vers l'idéal entraîné, transporté,
L'homme étudie, il calcule, il invente,
Et sur la terre, il prend droit de cité
Par le compas ou la plume savante,
Pour conquérir le bonheur interdit,
Le corps s'agite et l'âme s'agrandit,
Rêvant de fleurs et d'amours éternelles...
Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.*

Pierre Lachambeaudie